

٧
u prêt

Saïd BOUTERFA

Yennayer



Ou le symbolisme de
Janus

Musk Editions

65

DU MÊME AUTEUR

LE SIGNE ET L'INFINI, Editions Palais du Livre 1996.

Yennayer ou le symbolisme de Janus, première édition. Musk Editions 2001.

Cet ouvrage est édité avec le concours
du Commissariat général
de l'Année de l'Algérie en France

Djazaïr

الجزائر

Musk Editions
Lot Azur et Mer N° 37, 16110 Alger Plage
Tel : 213 21 86 18 48
E-mail : muskeditons@yahoo.fr

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	6
Introduction	12
Yennayer ou le symbolisme de Janus.....	16
Origine étymologique de Yennayer.....	33
Les solstices.....	40
Les portes solsticiales (Tibura u swgas)	56
Calendriers et comput	72
Symbolique des rites de Yennayer	85
Conclusion.....	134
Glossaire.....	145
Références bibliographiques	148
Iconographie	152
Bibliographie	154

AVANT - P R O P O S

Cet ouvrage se défend d'être une étude exhaustive, mais plutôt une contribution à l'écriture de Yennayer, écriture qui reste encore à décliner de façon plus globale et plus approfondie.

Notre propos n'est pas tant d'aborder l'aspect traditionnel ou folklorique de ces rites ancestraux, ce travail à déjà été entrepris par Jean Servier et continu de faire l'objet de recherches de la part de chercheurs de la région de Tlemcen, mais surtout d'insister sur des aspects restés encore inédits, d'éclairer certaines zones d'ombre, concernant l'origine de cette symbolique.

En ce qui nous concerne, l'élément déclencheur, le déclic qui nous poussa à approfondir nos investigations, a eu lieu au mois de janvier de l'année 2000, lors des conférences qui furent données à l'occasion de la célébration de Yennayer, face au vide

existant précisément, concernant l'interprétation de cette symbolique. Cette dimension symbolique et sacrée à la fois, indispensable pour véritablement pénétrer le sens profond de ce rituel, n'avait été à aucun moment abordée. C'était oublier que toute recherche sur cette période de l'histoire, est indissociable de l'étude des croyances religieuses, sachant que cette dimension a fondamentalement marqué l'antiquité dans son essence même. C'est aussi ignorer l'omniprésence du sacré, le poids des mythes et des divinités, dans l'existence quotidienne de ces sociétés. Car en ces temps là, la représentation symbolique de l'existence, influençait la vie sociale dans ses moindres aspects.

Si nous voulons comprendre la symbolique de Yennayer et les rites accompagnant cette manifestation, il est indispensable de nous imprégner de cette dimension, considérablement présente dans les sociétés primitives et d'en saisir toute l'étendue, car en ces temps-là, tout, ou presque tout, avait valeur symbolique. Une approche exclusivement anthropologique, ethnologique voire même folklorique, ne saurait être suffisante pour cerner un sujet aussi vaste et aussi mystérieux.

Pour comprendre ce rituel, il s'avère nécessaire de le replacer dans son contexte, c'est-à-dire dans sa dimension historique et symbolique, mais surtout de le rétablir dans sa polyvalence, afin de le saisir dans sa globalité. De même, un phénomène religieux ou symbolique ne se révélera comme tel, qu'à condition d'être appréhendé dans sa propre modalité, pour la simple raison que le sacré, par définition, ne peut se comparer au profane. Pour comprendre un symbole il faut entrer dans son intimité afin de pouvoir traduire les idées et les concepts qu'il recèle, sous peine de fausser le sens même de son message, voire de sa charge symbolique.

C'est pour cette raison que les diverses tentatives pour saisir l'origine lointaine des rites de Yennayer, sont demeurées stériles. Cette recherche ne pourra être parlante que si au préalable est clairement défini le cadre épistémologique, indispensable, qui seul nous autorise à circonscrire cette symbolique.

Le symbolisme et l'anthropologie religieuse, sont deux approches essentielles dont on peut difficilement se passer, si l'on veut enfin comprendre que la pensée humaine, toutes les croyances, les

Avant-propos

religions, les sciences de l'homme, les techniques comme les arts, ont toujours rencontré sur leur chemin des symboles et des rites religieux.

INTRODUCTION

I fut un temps où l'homme vivait en parfaite harmonie avec son milieu. Il avait un respect inné envers la nature, nature mystérieuse, changeante, âpre, quelque fois dévastatrice, mais aussi généreuse car dispensatrice de bienfaits. Respect entretenu par la dimension, véritablement surnaturelle, qu'elle devait suggérer, par tant de phénomènes qui devaient prodigieusement l'intriguer. Découvertes ininterrompues, faites de joies, mais aussi d'angoisses devant tant de mystères.

En réalité, toutes les sociétés primitives voyaient dans la nature et dans ses Forces, la manifestation du surnaturel et attribuaient aux phénomènes naturels une Ame, qu'il fallait satisfaire par des pratiques religieuses.

Les anciens croyaient que les éléments de la nature étaient les attributs de dieux différents qu'il fallait adorer afin de se concilier leurs faveurs. Certains adoraient le soleil, la lune ou les étoiles, d'autres encore pratiquaient la zoolâtrie ou adoration des animaux.

Cette disproportion fantastique entre l'homme et la nature, nature à la fois rigoureuse et indomptable, délimitait de façon spontanée les limites de ses modestes possibilités et sous tendait son besoin de recourir à une multitude de rites, afin de se la concilier.

Tous les moments de la vie, tous les gestes quotidiens, étaient empreints de cette dimension rituelle, sacrée, incantatoire. L'homme vivait véritablement sa vie comme un sacrement.

Yennayer
ou le symbolisme de Janus
Taburt u swgas

Héritage d'un passé séculaire, Yennayer, incontestablement d'origine païenne, était tout particulièrement célébré par les « *paganus* » ou paysans et ce depuis la plus haute antiquité, en relation avec les rites agraires, très pratiqués dans tout le pourtour Méditerranéen.

Yennayer en langue amazigh ou Yannâayer en arabe, correspond au mois de janvier latin, « *JANUARIUS MENSIS* », mois de janvier, qui tire son nom de Janus (*ianuarius*), à la fois dieu et gardien des portes, qui a donné son nom au mois de janvier, qui est le premier mois de l'année, celui par lequel elle s'ouvre, à partir du solstice d'hiver. Les portes solsticiales donnant accès aux deux moitiés ascendante et descendante du cycle zodiacal.

On fait généralement remonter son origine à la culture indo-européenne. Vouloir limiter Yennayer au seul espace maghrébin, voire méditerranéen, ne peut que confirmer l'étroitesse de vue de certaines démonstrations. Ainsi nous le voyons, ce rite apparemment limité, devient le signe caractéristique d'un patrimoine commun, si l'on se réfère aux rites

consacrant les renouvellements, les rites de passages ainsi que les changements de cycles, nous constatons une unité profonde de pensée, au sein de communautés partageant le même patrimoine culturel.

Quand à l'hypothèse selon laquelle la célébration de Yennayer se réfère à la naissance du peuple Amazigh, ou bien que son origine historique se limiterait à la période libyco-berbère ou encore, qu'elle puisse avoir un rapport avec la commémoration de la victoire, en 950 avant J.C, du roi Chachnâq sur les armées de Pharaon, sans que cette affirmation ne soit sérieusement étayée, illustre bien un manque de rigueur quant à l'interprétation que l'on donne à cette dernière.

Il est plus qu'évident que la célébration de cet événement historique, est totalement indépendant de la célébration de Yennayer, qui se rapporte, quant à lui, au rituel agraire, qui est beaucoup plus antérieur à cet épisode. Car, nous retrouvons dans ces rituels d'accompagnements, ces rites de passages, mais aussi dans la symbolique spécifique à Yennayer, des références, qui, sans conteste, nous renvoient à des rites de types essentiellement agraires.

Même les objets rituels, confirment le rapport du symbole à la végétation. Autrement dit, la régénération des forces présentes dans la nature, consacrant les changements de cycles et la célébration de la nouvelle année agraire.

« Le symbolisme des deux portes solsticiales, en Occident, existait chez les Grecs et plus spécialement chez les pythagoriciens ; il se trouve également chez les latins où il était essentiellement lié au symbolisme de Janus. » (1)

Janus, Dieu des portes chez les romains, présidait aux portes des maisons et aux portes privées, dont le temple, dont la construction fut attribué au roi Numa, se trouvait à l'extrémité supérieur du forum, au bas de l'Argiletum et avait la forme d'un arc double, dont les deux faces antérieures et postérieures étaient reliées par un double mur latéral. Une image de ce sanctuaire nous a été conservée par une monnaie de Néron.



Fig. 1.- Le temple de Janus.

Ce à quoi Janus présidait essentiellement, c'était moins la porte elle même, formée par les jambages, le linteau, etc., que le passage dans un sens et dans l'autre, c'est-à-dire l'entrée et la sortie. Il protégeait les départs et les retours ; il était le dieu des routes par lesquelles on partait, et de celles par lesquelles on revenait ; il ouvrait et fermait les portes, les voies,

les chemins. Aussi était-il surnommé Patulcius, celui qui ouvre, et Cluvisius ou Clusius, celui qui ferme. Janus peut donc être d'abord défini : le dieu qui préside à toutes les portes et à tous les mouvements dont elles sont le théâtre. C'est pourquoi ses deux attributs sont : la clé, *clavis*, avec laquelle on ouvre et on ferme, et la baguette, *baculum*, *virga*, avec laquelle les portiers romains, *janitores*, écartaient tout ce qui ne devait pas pénétrer dans le logis. C'est également cette conception qui explique que Janus soit toujours représenté avec un double visage : Janus *bifrons* ou *geminus*. Dieu des entrées et des sorties, il devait surveiller en même temps l'extérieur et l'intérieur de la maison ; dieu des *jani*, il devait avoir les yeux également fixés de l'un et de l'autre côté de l'arc. Dans l'antique sanctuaire, élevé par Numa à l'extrémité supérieure du Forum, les deux faces de la statue de Janus regardaient l'une vers l'Orient, l'autre vers l'Occident ; c'est-à-dire qu'elles étaient tournées chacune vers une des deux faces de l'arc.

Janus était aussi à Rome le dieu des commencements, et cette conception n'était ni moins populaire, ni moins importante que la précédente. Au début de chaque jour, il était invoqué comme le dieu du matin : *Matutinus pater* ; le premier jour de chaque mois, « les Kalendes, lui étaient spécialement consacrées ; et, comme elles l'étaient aussi à Junon, Janus était, dans ce cas spécial, surnommé *junonius* ; enfin le premier mois de l'année solaire, le mois pendant lequel les jours recommencent à grandir, portait le nom de Janus, *januarius*. Les Kalendes de janvier étaient parmi les fêtes les plus populaires de Rome ; il n'était personne qui ne les célébrât. Plusieurs documents prouvent que Janus passait, aux yeux des romains, pour présider au retour de l'année, au nouvel an.

Sur une monnaie de Commode, cet empereur est représenté en Janus ; il est *bifrons* et tient la *virga* de la main gauche ; sa main droite est posée sur une sorte d'arc, sous lequel passent les quatre saisons ; à droite, dans le champ, s'avance un enfant nu, qui porte une corne d'abondance : c'est le *novus annus*. » (2)



Fig. 2.- Janus ouvrant la nouvelle année.

Le *novus annus*, littéralement, le nouvel an, est ici représenté par un enfant portant une corne d'abondance. Dans cette allégorie, nous pouvons remarquer le symbolisme que suggère cette représentation : l'enfant représentant l'avenir, soit la

nouvelle année, et la corne, à son tour, représente l'abondance qu'est sensée apporter la nouvelle année.

Le cosmopolitisme et l'œcuménisme de la tradition méditerranéenne, ses échanges plusieurs fois millénaires, nous laisseraient plutôt penser à un personnage mythologique que pourrait revendiquer de nombreux peuples, en l'absence de frontières géographiques, ethniques et confessionnelles clairement établies. Caractéristique principale de l'antiquité, comme il serait d'ailleurs laborieux, d'énumérer les cultes, les divinités, les rites, que se partageaient ce vaste ensemble où se sont rencontrées les cultures palestino-égéenne, égyptienne, babylonienne, assyrienne, hellénique, romaine, libyque et punique. « Dès le II^{ème} millénaire avant notre ère, l'Afrique du Nord a eu des contacts culturels avec la méditerranée orientale : l'Égypte pharaonique d'abord, puis la Phénicie, elle-même réceptacle d'influences diverses. La fondation de Carthage en 814 avant notre ère a rendu inévitable la rencontre entre la civilisation Phénico-punique et les populations numides et maure : la religion lybique se

punicise selon un processus syncrétiste qui débouche par exemple sur l'élaboration de divinités telles que Baals-Hammon et Tanit.

Constituée donc lors de l'absorption des Baals phéniciens par les dieux berbères, cette religion présente un caractère foncièrement naturaliste, agraire et astral, à la fois.» (3)

Ce qui était valable pour les apports et les influences religieuses phéniciennes, par exemple le culte des morts, les pratiques funéraires tels que l'inhumation, les tombes à puits, héritage de cette période, le sera tout autant plus tard durant la période romaine, chrétienne et byzantine, par syncrétisme religieux et synthèse culturelle. Même à notre époque, nous retrouvons encore dans des gestes ancestraux, dans certaines coutumes populaires, ces empreintes indélébiles, survivances d'un passé révolu.

L'enchevêtrement religieux de l'antiquité dépasse l'imagination ; il se double d'un imbroglio ethnique où se côtoyaient, pèle mèle, grecs, anatoliens, africains, mésopotamiens. « De même que les traditions esthétiques, vestimentaires, religieuses ainsi

que les contes et légendes ; les récits populaires ont gardé vivace le souvenir des temps mythiques.» (4)

C'est donc la somme de ce patrimoine à la fois religieux et mythologique, ainsi que certaines traditions qui s'échangeaient sans aucune limitation d'ordre territorial ou culturel, qui a fait véritablement la Méditerranée. L'influence punique qui se prolongera durant sept siècles, la position exceptionnelle de Carthage en relation avec le sahel et la steppe, à quoi s'ajoutent environ plus de six siècles de présence romaine en Afrique, dont l'influence perdurera dans tout le Maghreb, nous démontre suffisamment l'origine et la communauté de ces rites partagés, que ce soit ceux hérités de la période païenne ou plus tard, ceux du début de la Chrétienté. « L'état romain, qui sait commander, a imposé aux peuples domptés non seulement son joug mais encore sa langue », écrivait saint Augustin. La vie de la cité obligea donc nombre de berbères à apprendre le latin, imposé dans les tribunaux, les curies, la légion.

Les Africains ne se contentèrent pas d'utiliser la langue de leurs vainqueurs, beaucoup adoptèrent leurs croyances religieuses qui faisaient partie intégrante de la civilisation romaine. En tout cas, les cultes des dieux locaux, des génies, des grottes, des arbres, des montagnes, la zoolâtrie et même l'anthropolâtrie, sous la forme de l'adoration des anciens rois indigènes, gardèrent leurs fidèles.» (5)

Les romains consacraient à Janus les portes des maisons et des villes. Janus, porte deux clefs, ces clefs sont celles des deux portes solsticiales, *janua coeli* et *janua inferni* (porte supérieure et porte inférieure), correspondant respectivement au solstice d'hiver et au solstice d'été, c'est-à-dire aux deux points extrêmes de la course du soleil dans son cycle annuel, « car Janus, en tant que « Maître des temps », est le Janitor qui ouvre et ferme ce cycle.» (6)

Donc le Janitor, est, étymologiquement parlant, le portier ; celui qui est chargé d'ouvrir les portes (*Janua*). Il a pour attributs deux clefs, l'une d'or et l'autre d'argent. Il est intéressant de souligner ici la parfaite concordance symbolique de l'or avec l'été, et, bien entendu, de l'argent avec l'hiver. Les clefs de

Janus étaient celles des deux portes solsticiales, en correspondance avec le symbolisme astronomique, représenté dans le cycle zodiacal, avec, comme nous le disions, ses deux moitiés ascendante et descendante qui ont leurs points de départ respectifs aux deux solstices d'hiver et d'été.

« L'interprétation la plus habituelle des deux visages de Janus (fig.3) est celle qui les considère comme

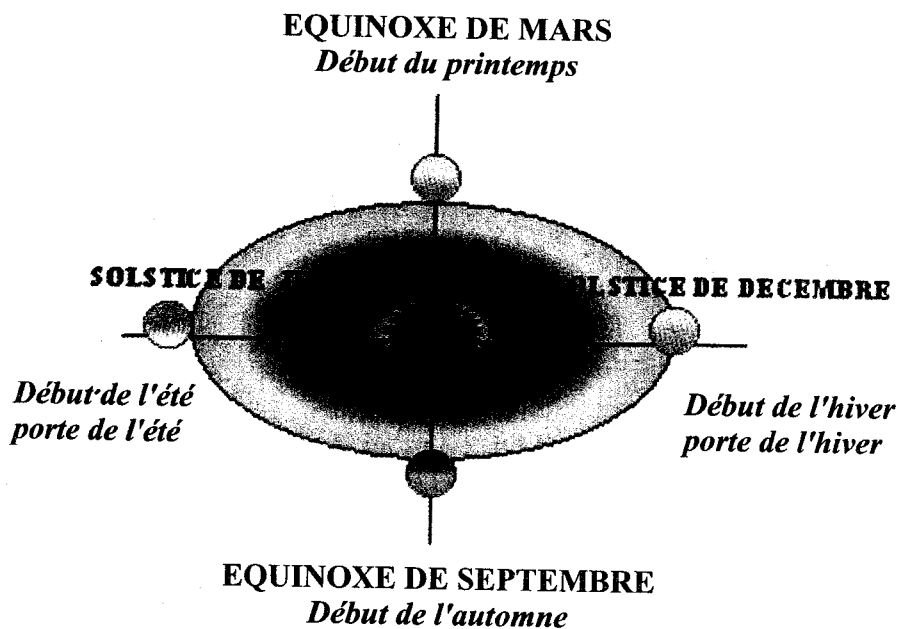


JANUS

Fig. 3.- Le dieu Janus.

représentant respectivement le passé et l'avenir ; c'est pourquoi, dans un assez grand nombre de figurations, les deux visages sont ceux d'un homme âgé et d'un homme jeune. » (7)

Deux faces, donc, dos-à-dos, diamétralement opposées, symbolisant chacun des cotés d'un principe. Au plan temporel, le passé opposé à l'avenir et, bien entendu, pour ce qui nous intéresse, le solstice d'été en opposition au solstice d'hiver ou les deux points extrêmes d'une droite, positions prises par les deux solstices, passant par le centre du cercle, représenté par le sens de rotation de la terre autour du soleil.



Points équinoxiaux et solsticiaux

II

ORIGINE ETYMOLOGIQUE DE YENNAYER

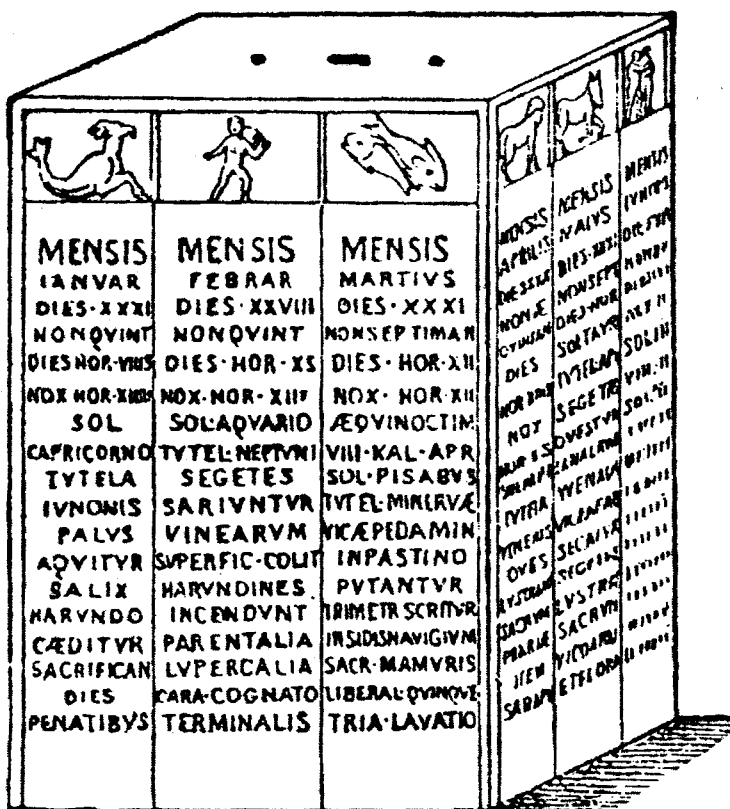
Des découvertes récentes concernant l'origine de ces rites, nous inciteraient à penser que même l'origine étymologique du mot « *Yennayer* », serait, contrairement à une opinion généralement admise, incontestablement d'origine romaine.

On avance généralement, que Yennayer, découlerait de la racine berbère *yan*, qui voudrait dire, premier, et de *ayour*, qui signifierai, lune. Donc en terme clair, cela voudrait dire, « *première lune* », en oubliant, toutefois de préciser, de quelle nouvelle lune il s'agit. Les mois désignant chacune des douze parties de l'année, il est évident que cette racine étymologique, ne nous renseigne en rien sur le mois qui nous intéresse. Car si l'on a donné des noms distincts à chacun des mois de l'année, c'est bien entendu, pour pouvoir les différencier. Donc, ce qui nous intéresse ici c'est de savoir le nom du mois qui correspond à cette période. N'oublions pas, comme nous l'avons déjà signalé dans cet ouvrage, que la totalité des mois en langue amazigh, sont tous d'origine romaine. Pour notre part, nous pensons qu'il découle, tout simplement, du nom que les romain ont donné au m-

ois de janvier : *Ianuar*, prononcer *Ianouar*, et que ce terme, aurait subi une petite altération phonétique, compte tenu de l'environnement linguistique et des mouvements propres aux lois phonétiques et sémantiques, en fonction de l'environnement social, géographique et historique du pays.

Donc, Yennayer est, à notre avis, à la fois le nom du mois de janvier, qui lui même est dérivé de *Ianuar*, qui, à son tour, trouve son origine dans le dieu Janus, auquel ce mois, était consacré.

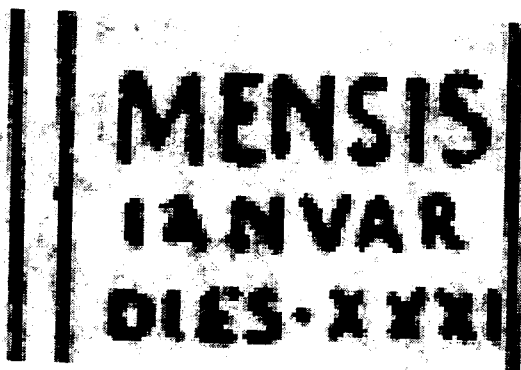
Sur un *calendarium*, datant de l'époque romaine, le nom du mois de janvier, *Ianuar*, est clairement visible.



CALENDARIUM

Fig. 4.- Calendrier rustique romain.

Sur cette stèle, qui servait de calendrier aux romain, l'inscription *Mensis ianuar*, signifie : mois de janvier en latin, (voir grossissement).



Autre précision importante, la majorité des calendriers que nous connaissons aujourd'hui, sont pratiquement tous d'origine gréco-romaine. Il furent, surtout à partir de la réforme de César, diffusés dans toutes les provinces de l'empire, provinces qui englobait le Proche et le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord et de nombreux pays du continent

européen. Cela, pour des raisons évidentes, d'administration de ce vaste empire, en adéquation avec le pouvoir impérial et en conformité avec les lois de la république édictées à Rome.

Souvenons nous que la Numidie fut unifiée par Masinissa, et divisée en royaumes tributaires de Rome, puis réunifiée par César en une province romaine « *Africa nova* » en 44 av. J.-C.

C'est donc, tous ces noms de jours et de mois, que nous continuons encore à utiliser de nos jours.

A l'époque de la réforme du pape Grégoire XIII, le 24 février 1582, à qui nous devons le calendrier, dit « Grégorien », c'est sur des problèmes de calculs de l'année, que ses efforts convergèrent, les noms des mois nous ont été conservés, tels qu'ils existaient déjà, à l'époque primitive romaine.

Ce calendrier grégorien, est le calendrier que la majorité des peuples utilise encore jusqu'à nos jours.

II

LES SOLSTICES

En astronomie, les solstices sont chacun des deux points de l'écliptique, les plus éloignés de l'équateur céleste, perpendiculaire à la ligne des équinoxes ; c'est-à-dire, les solstices sont les deux époques de l'année au cours desquelles le soleil atteint ces deux points.

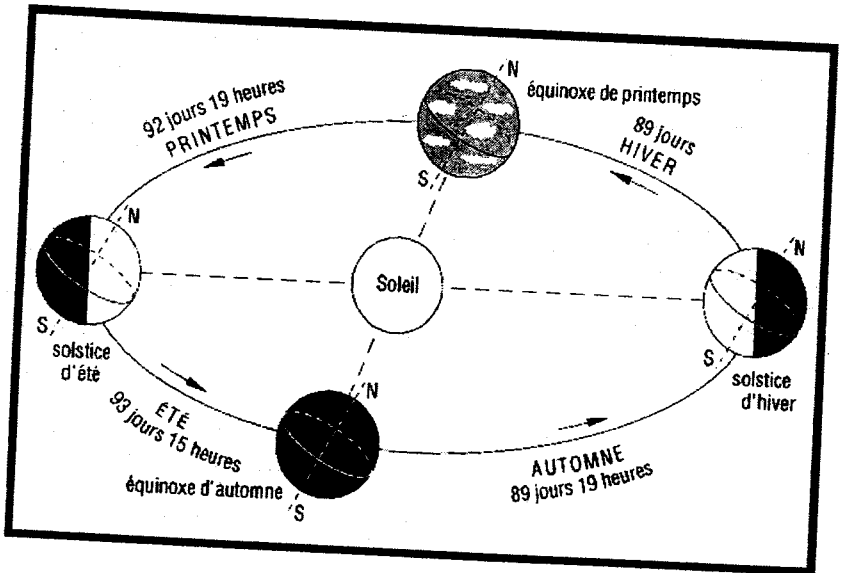


Fig. 5. - solstices et équinoxes.

Le passage du soleil, le 21 ou le 22 juin, marque le début de l'été et le 21 ou le 22 décembre, le début de l'hiver.

Les portes solsticiales donnant ainsi accès, comme nous l'avons déjà relevé, aux deux moitiés ascendante et descendante du cycle zodiacal. Il est fondamental de noter qu'à ces deux points extrêmes de l'année et au-delà du jour "J", de chacun des solstices, la durée des journées commence à décroître à partir du solstice d'été, et à croître à partir du solstice d'hiver. Pour plus de précision, le solstice d'été marque la fin du jour le plus **LONG** et le solstice d'hiver celui du jour le plus **COURT**. C'est précisément cette période cruciale de l'année, qui donne tout son sens au solstice d'hiver, car porteur de toutes les espérances et de tous les renouveaux. La fin du jour le plus court, et par la même, fait important, des nuits les plus courtes, a toujours été accueillie avec ferveur par les anciens et a toujours donné lieu à des rites de circonstances, ceux justement, accompagnant le renouvellement des cycles et le cheminement progressif vers la lumière,

vers son apothéose, représentée par l'équinoxe de mars dans toute sa plénitude et le printemps ; moment où le soleil se trouve exactement dans le plan de l'équateur, de sorte qu'à cette période de l'année, la durée du jour est égale à celle de la nuit.

Si le solstice d'été inaugure la marche du soleil vers son déclin et la fin d'un cycle, nous comprenons ainsi la valeur des cycles diurnes et l'importance que revêtent leurs ouvertures. Car après la période de repos végétatif qui est la phase pendant laquelle les végétaux ne présentent aucun phénomène de croissance, mais qui, paradoxalement, est celle au cours de laquelle la plante forme les organes indispensables à sa croissance, comme pour une « **renaissance** », la succession des saisons scande le rythme de la vie, les étapes d'un cycle de développement : naissance, formation, maturité, déclin, puis de nouveau naissance.

Comme le solstice d'hiver est le signe de la renaissance, il a toujours été associé à la gestation de l'enfant. Le symbolisme des solstices peut d'ailleurs

sembler à première vue paradoxal, en ce qu'il ne coïncide pas avec le caractère des saisons correspondantes, mais pour bien en saisir la portée, il faut souligner que la décadence d'un principe, est toujours à l'origine de la croissance du suivant.

Soulignons ici la parfaite cohérence des rites, inséparables de leur capital symbolique.

En saisissant le lien étroit qui unissait l'homme à la terre et la nécessité impérieuse de se la concilier pour se la rendre favorable, on se rend compte à présent, de toute la portée des rites d'accompagnements, solidaires de la dimension agricole, dimension à son tour profondément associée aux cycles annuels, en rapport intime avec la terre et sa régénérescence. Car les labours se font en automne, beaucoup de céréales sont semées avant l'hiver, les céréales semées en automne doivent être bien levées avant le début des grands froids pour mieux résister à ceux-ci. Mais, malgré la rigueur du climat, même sous la neige, la vie du sol et des végétaux se ralentit, mais ne s'arrête pas réellement, car elle prépare déjà, le renouveau du printemps.

Sur le plan symbolique et rituel, l'hiver, qui est la saison qui porte virtuellement en-elle, le renouveau à venir, était pour les anciens, contrairement à ce que l'on croit généralement, une saison propice pour les rites agraires. Déjà, pour l'homme primitif, la vie végétale, l'agriculture, n'est pas une simple technique profane, elle fait partie d'un même ensemble sacralisé.

« Cette solidarité des sociétés agraires avec des cycles temporels fermés explique nombre de cérémonies en liaison avec l'expulsion de l' "*année vieille*" et l'arrivée de la "*nouvelle année*", avec l'expulsion des "*maux*" et la régénération des "*pouvoirs*", cérémonies que l'on rencontre un peu partout en symbiose avec les rites agraires. Les rythmes cosmiques précisent à présent leur cohérence et augmentent leur efficience.

Une certaine conception optimiste de l'existence commence à se faire jour à la suite de ce long commerce avec la glèbe et les saisons ; la mort s'avère n'être plus qu'un changement provisoire dans la manière d'être ; l'hiver n'est jamais définitif, car il est suivi d'une régénération totale de la Nature, d'une manifestation de formes nouvelles et infinies de la vie

Ces arguments d'ailleurs ne manquent pas de pertinence, car le fait de restituer par des offrandes à la terre ou aux hommes, une part de la récolte, garantissait pour ainsi dire, l'avenir agraire et la cohésion du groupe.

« Les longues nuits froides, de la fin de l'automne à l'hiver, faisaient naître les pires craintes dans un monde rural où mauvais temps, insectes, rongeurs, maladies, étaient synonymes de famine. Aussi les croyances et superstitions anciennes visaient à conjurer ces menaces et s'assurer que les beaux jours reviendraient, que la lumière reprendrait le dessus, que la végétation renaîtrait. Que les semis lèveraient dans les champs, que le bétail serait épargné par la maladie et que les enfants nombreux, garantiraient l'avenir.

Nous retrouvons constamment et partout, ce souci de conjurer le mauvais sort. « Sapin, fruits, bougies, guirlandes, bûches, sont les vestiges des symboles de ces rites agraires, associant culte solaire, culte de la fertilité et du renouveau et exorcisme des peurs nocturnes. La période de l'Avent, (période de l'année, quatre semaines avant Noël, pendant lesquel-

Sur le plan symbolique et rituel, l'hiver, qui est la saison qui porte virtuellement en-elle, le renouveau à venir, était pour les anciens, contrairement à ce que l'on croit généralement, une saison propice pour les rites agraires. Déjà, pour l'homme primitif, la vie végétale, l'agriculture, n'est pas une simple technique profane, elle fait partie d'un même ensemble sacralisé.

« Cette solidarité des sociétés agraires avec des cycles temporels fermés explique nombre de cérémonies en liaison avec l'expulsion de l' "*année vieille*" et l'arrivée de la "*nouvelle année*", avec l'expulsion des "*maux*" et la régénération des "*pouvoirs*", cérémonies que l'on rencontre un peu partout en symbiose avec les rites agraires. Les rythmes cosmiques précisent à présent leur cohérence et augmentent leur efficience.

Une certaine conception optimiste de l'existence commence à se faire jour à la suite de ce long commerce avec la glèbe et les saisons ; la mort s'avère n'être plus qu'un changement provisoire dans la manière d'être ; l'hiver n'est jamais définitif, car il est suivi d'une régénération totale de la Nature, d'une manifestation de formes nouvelles et infinies de la vie

IL manque

De la page.

45 A' 50

Ces arguments d'ailleurs ne manquent pas de pertinence, car le fait de restituer par des offrandes à la terre ou aux hommes, une part de la récolte, garantissait pour ainsi dire, l'avenir agraire et la cohésion du groupe.

« Les longues nuits froides, de la fin de l'automne à l'hiver, faisaient naître les pires craintes dans un monde rural où mauvais temps, insectes, rongeurs, maladies, étaient synonymes de famine. Aussi les croyances et superstitions anciennes visaient à conjurer ces menaces et s'assurer que les beaux jours reviendraient, que la lumière reprendrait le dessus, que la végétation renaîtrait. Que les semis lèveraient dans les champs, que le bétail serait épargné par la maladie et que les enfants nombreux, garantiraient l'avenir.

Nous retrouvons constamment et partout, ce souci de conjurer le mauvais sort. « Sapin, fruits, bougies, guirlandes, bûches, sont les vestiges des symboles de ces rites agraires, associant culte solaire, culte de la fertilité et du renouveau et exorcisme des peurs nocturnes. La période de l'Avent, (période de l'année, quatre semaines avant Noël, pendant lesquel-

les les églises chrétiennes se préparent à fêter l'avènement de Jésus. NDA), qui doit ses références à la religion chrétienne, n'a pas totalement rompu avec ces traditions, au premier rang desquelles on trouve le chant.

Avec le retour des nuits noires et longues, revenait les peurs et croyances anciennes. La Toussaint, surtout le jour des morts, de même que la fête anglo-saxonne d'Halloween, témoignent encore de ces craintes ancestrales. » (9)

C'est pour cela qu'il serait puéril de croire devoir limiter de tels rites à un espace, à une aire géographique déterminée, car ces emprunts nous renvoient encore une fois à cette notion particulière de syncrétisme, propre à l'être humain. Cette fusion de plusieurs éléments culturels hétérogènes, à toujours été déterminante, dans les échanges culturels entre les hommes. L'exemple de Halloween, est à ce propos, à plus d'un titre édifiant et se confond, de manière troublantes, avec les rites de Yennayer, car il est un fait avéré. De nombreuses coutumes, de nombreuses traditions, partagent le même fond, revendiquent les mêmes rites.

« Lors d'Halloween, littéralement "la vieille de la Toussaint", les enfants américains vont frapper aux portes des maisons en faisant la quête et en menaçant " Trick or treat ! " (un bonbon sinon un mauvais tour). » Idem pour ce qui concerne Yennayer où les enfants vont de maison en maison, revêtus de masques, comme lors du carnaval de Beni Snous. « Aux seuils des maisons ou aux fenêtres, vacille une petite lumière placée dans une citrouille évidée et taillée de manière à évoquer une figure grimaçant. La présence du légume, fréquente dans d'autres tournées du moment, révèle d'ancienne préoccupations agraires, tout comme les enfants déguisés en sorcière, en squelettes, en fantômes, témoignent de ces peurs d'autrefois ; même si ces costumes amusent et que cette mise en scène ne fait que mettre en dérision une nuit qui n'est plus vraiment inquiétante. Ces coutumes, comme toutes celles qui s'attachent à ces nuits qui marquent cette période de l'hiver, étaient autrefois investies des symboles des croyances anciennes, symboles solaires, rites de fertilité qui côtoyaient les peurs de la longue nuit d'hiver, peuplées de personnages démoniaques. » (10)

III

LES PORTES SOLSTICIALES

Tibura u swgas

La porte symbolise le passage entre deux états, entre deux mondes, entre la lumière et les ténèbres. Elle ouvre sur d'autres réalités. Dans la symbolique religieuse, elle permet d'accéder à l'au-delà, au paradis ou inversement, à l'enfer. Franchir une porte, c'est changer de niveau, de milieu, de centre ou tout simplement de vie. Les portes ont toujours fait l'objet d'une surveillance particulière de la part de « gardiens », chargés d'en protéger l'enceinte sacrée...

Le symbolisme des gardiens relève manifestement de la protection de ces accès, qu'ils soient célestes, infernaux, solsticiaux, etc. La figure de Janus, précisément, que l'on retrouve dans de nombreuses cultures méditerranéennes, a toujours été, préposée à la garde des portes solsticiales. C'est cette figure, et la tendance générale à négliger certains aspects essentiels pour la compréhension de Yennayer, approche consistant à faire l'impasse sur tout ce qui touche au

symbolisme, qui a sensiblement limité la compréhension de ce rituel. Cette dimension demeure incontournable, dès qu'il s'agit d'aborder les rites liés aux passages et à la célébration de l'année nouvelle.

NOMS DES MOIS ET LEURS CORRESPONDANCES LATINES

Janvier	Yennayer	<i>Januarius</i>
Février	Fourar	<i>Februarius</i>
Mars	Maghres	<i>Mars</i>
Avril	Yebrir	<i>Aprilis</i>
Mai	Mayou	<i>Maius</i>
Juin	Younyou	<i>Junuis</i>
Juillet	Youlyou	<i>Julius</i>
Août	Ghocht	<i>Augustus</i>
Septembre	Chtember	<i>September</i>
Octobre	Tober	<i>October</i>
Novembre	Wamber	<i>November</i>
Décembre	Doujember	<i>December</i>

Tout d'abord, la parenté étymologique de Yen-nayer et de janvier, (*Januarius* ou *Ianuarius*), donc à l'origine du mot ; mais aussi la parfaite concordance linguistique pour ce qui est du signifié et de son contenu sémantique. C'est à dire le premier mois de l'année, le mois de janvier en tant que tel, et l'existence de tout un capital symbolique, végétal et festif, en rapport avec la célébration du solstice d'hiver. Et pour finir, la fonction de Janus en tant que figure mythologique, attachée à la garde des portes solsticiales.

Janus était l'un des plus anciens dieux de Rome, dieu des transitions et des passages, il était le gardien des portes par excellence. Il présidait aux commencements, le premier mois ainsi que le premier jour de l'année lui était consacré. Il a pour autre nom : **JANUARIUS**, qui signifie ni plus ni moins, la porte de l'année ou le portier ; **TABURT U SWGAS**, ainsi est-il appelé en Grande Kabylie. Taburt u swgas, la porte de l'année, qui correspond au solstice d'hiver et au début de l'année agraire, donnait lieu à des sacrifices d'expulsion « *Asfel* », mais aussi à des sacri-

fices dits « *prémices* ». Pratique profondément présente chez les paysans, avec cette persuasion que l'on peut agir par le truchement ou par l'intermédiaire des forces matérielles sur les forces spirituelles, nécessaires au renforcement des alliances, au vu des promesses à venir. Ainsi en Kabylie, avant de commencer les labours et les semailles, au jour de la lune croissante, on sacrifie un taureau noir, puissance fécondante, symbole ambivalent, eau et feu à la fois : il est lunaire, car associé aux rites de fécondité et au destin cyclique de la lune, et solaire par le feu de son sang et le rayonnement de sa semence.

Par ailleurs, l'usage qui consiste à élever des feux de joies à l'occasion de Yennayer ou l'on avaient l'habitude de se réunir pour fêter le Renouveau, se rencontre aussi bien au Maroc que dans la région de Tlemcen. On s'amusait à sauter à travers les flammes, (pratique symbolisant le passage) en prononçant cette phrase rituelle : « Je te franchi O Bennayo ! . Byanu, bianno ou Bou-ini, toute ces variantes, hypothèse à prendre au conditionnel, pourraient vraisemblablement confirmer la thèse de Masqueray, relative à la r-

acine étymologique de cette formule, c'est-à-dire son origine latine : **Bonus anus**, bonne année en latin, en rapport avec ce rite de passages précisément, symbolisé par le franchissement du feu, qui représente quant à lui, la chaleur, la lumière et l'ouverture du nouveau cycle ascendant, à partir du solstice d'hiver.

Il est plus que probable que les « **rites de janvier** » étaient célébrés dans une zone, un espace géographique, situé dans l'hémisphère Nord ou Tropique du Cancer, régions concernées par la saison hivernale, pour la simple raison qu'à son opposé, dans l'hémisphère Sud ou Tropique du Capricorne, les saisons sont inversées par rapport à celle de l'hémisphère Nord ; l'hiver en Méditerranée coïncide avec l'été, dans l'hémisphère Sud. Ainsi les rites agraires, tributaires des saisons, peuvent varier d'une région à l'autre du globe.

Si le nord de l'Algérie, à titre d'exemple, le bassin méditerranéen et une partie, vraisemblablement, de la sphère indo-européenne, ont depuis la haute antiquité célébré un rite identique à celui de Yennayer, il serait impensable que nous puissions rencontrer son équiv-

valant à la même période dans l'hémisphère Sud, région où les saisons sont inversées par rapport à l'hémisphère Nord. Hémisphère Nord dans lequel, à cette période, les céréales ont déjà été semées et où les autres semailles se font généralement entre janvier et mars et ce, bien entendu, pour des raisons essentiellement climatiques. Car la terre tourne sur elle-même autour d'un axe imaginaire qui va du pôle Nord au pôle Sud. Tout au long de l'année, cet axe garde la même inclinaison soit $23^{\circ}27'$ où obliquité de l'écliptique, par rapport aux pôles célestes boréal et austral, cet axe garde la même inclinaison pendant que la terre tourne autour du soleil.

Quand le pôle Nord est penché vers le soleil, les pays de l'hémisphère Nord sont bien réchauffés : c'est l'été. Le pôle Sud se trouve dans l'obscurité. Six mois plus tard, la terre aura accompli la moitié de sa ronde. C'est le pôle Sud qui sera alors éclairé par le soleil. (fig.6)

*Les portes solsticiales
tibura u swags*

Inclinaison de la terre par rapport au soleil

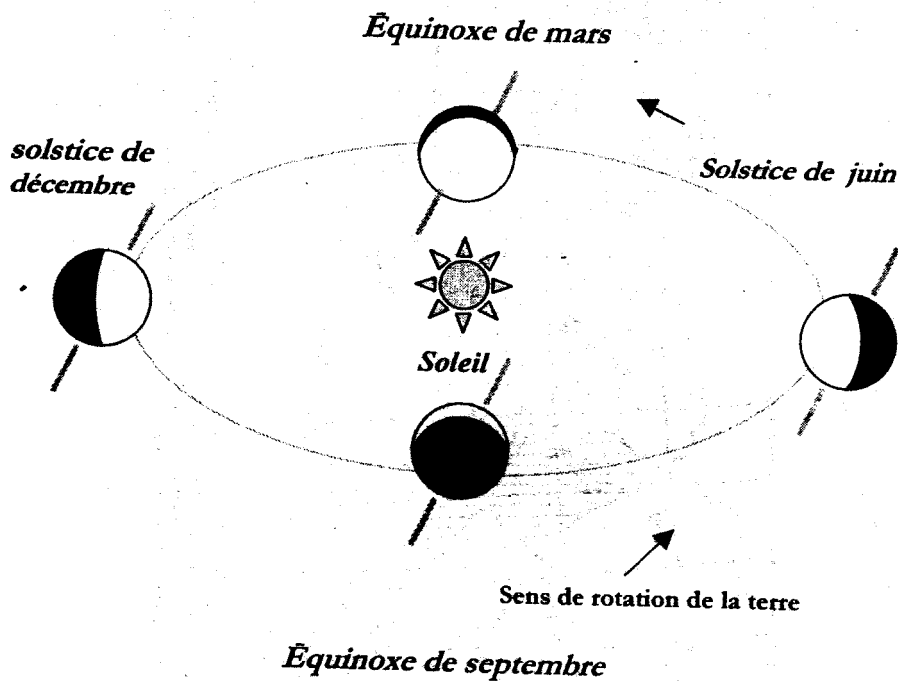


Fig. 6.- saisons.

Nous, méditerranéens, serons alors en hiver, lorsque l'hémisphère Nord sera dans l'obscurité.

La division de l'année en saisons résulte de l'inclinaison ($23^{\circ}26'$) de l'axe de rotation de la terre par rapport à son plan de translation autour du Soleil. Comme l'axe des pôles garde au cours de l'année une direction fixe dans l'espace, c'est tantôt le pôle Nord, tantôt le pôle Sud, qui est éclairé par le Soleil et la durée du jour, varie, aux différents points du globe. Au solstice de juin, le Soleil passe au zénith du tropique du Cancer et l'hémisphère Nord connaît les jours les plus longs. Au solstice de décembre, il passe au zénith du tropique du Capricorne et c'est l'hémisphère Sud qui connaît les jours les plus longs. Aux équinoxes (mars et septembre), le Soleil se trouve exactement dans le plan de l'équateur, de sorte qu'en tout point du globe, la durée du jour est égale à celle de la nuit.

On peut penser, pour ce qui concerne la rive sud de la Méditerranée, que ces rites agraires étaient plus particulièrement pratiqués dans les zones à climats tempérés, sur la bande sahélienne, donc un espace comprenant le littoral, jusqu'à la limite extrême du premier « *Limes* ». (fig. 7)

Les portes solsticiales
tibura u swags

C'est à dire les Hauts Plateaux, qui sont déjà des régions semi-arides et à faible pluviométrie, ce qui permet de conclure qu'au-delà de cette limite et plus profondément vers le sud, il est indéniable que le climat ne peut permettre la pratique de tels rites.

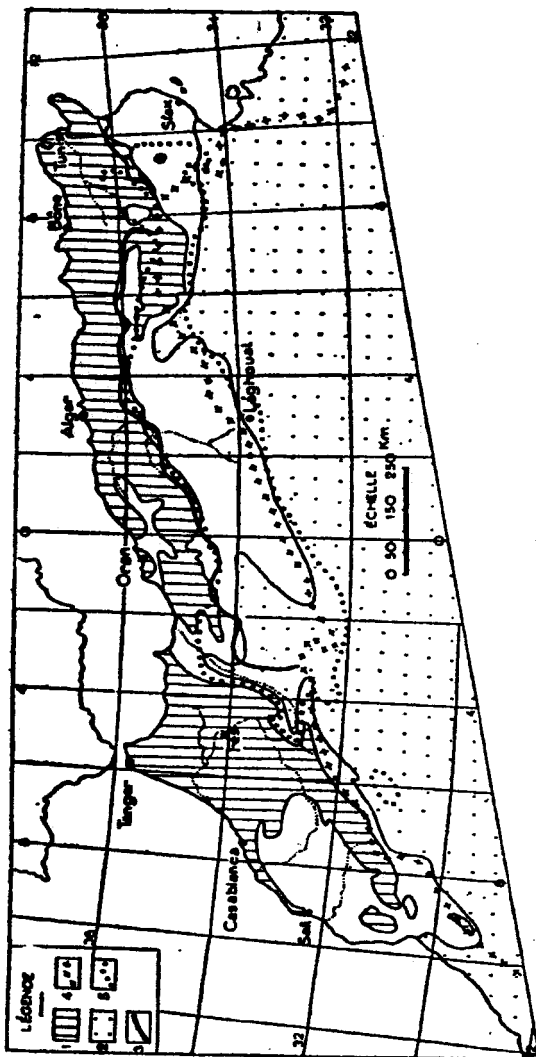


FIG. 1. — Carte des grandes zones naturelles (d'après J. Despois, L'Afrique du Nord).
 1° Régions où la pluviosité annuelle est supérieure à 400 millimètres ; 2° Régions où elle est inférieure à 200 millimètres ;
 3° Limite entre la zone d'écoulement vers la mer et les bassins intérieurs ; 4° Limite septentrionale du versant saharien ;
 5° Limite nord et sud de la steppe d'alfa.

Fig. 7.- Carte des grandes zones naturelles
 (d'après J. Despois, L'Afrique du Nord).

Dans la Rome antique, les calendes de janvier donnaient lieu à des réjouissances en l'honneur de Janus, « dieu des portes et des commencements et présidant au début de chaque année. Son temple, placé sur le forum, était ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix. « Janus » avait encore une autre fonction : il était le dieu des corporations d'artisans ou « *collegia fabrorum* », qui célébraient en son honneur les deux fêtes solsticiales d'hiver et d'été. Par la suite, cette coutume se maintint toujours dans les corporations de constructeurs mais avec le christianisme, ces fêtes solsticiales s'identifièrent aux deux Saint-Jean d'hiver et d'été.

Il y a là, un exemple de l'adaptation des symboles préchrétiens, trop souvent méconnue des modernes.» (11) «Signalons encore incidemment, à titre de curiosité, que l'expression populaire «Jean qui pleure et Jean qui rit» est en réalité un souvenir des deux visages opposés de Janus.» (12)

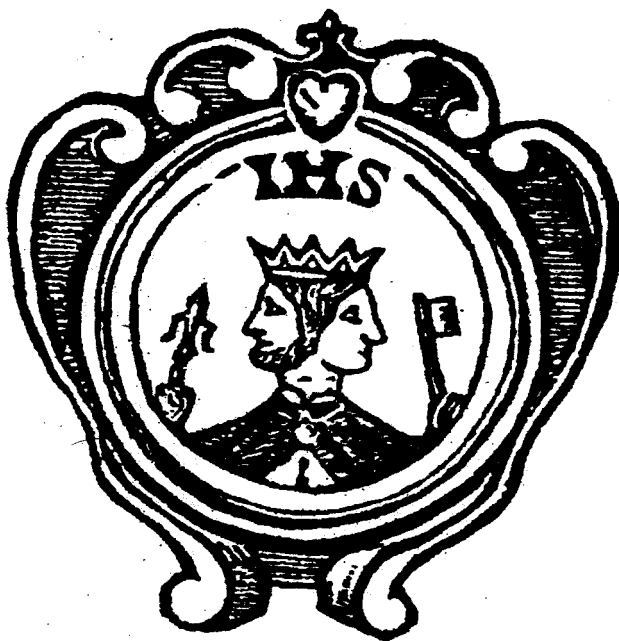


Fig. 8. - Figure de Janus christianisé

Il était fréquent que de tels actes de substitution voient le jour, il est important de le signaler pour comprendre le rôle des propagateurs de la nouvelle religion devant l'influence du paganisme et de l'idolâtrie,

Les portes solsticiales
tibura u swags

qu'ils devaient combattre sans relâche.

Ces substitutions étaient destinées à supplanter les anciens rites et fêtes païennes.

C'est donc Noël, fête de la nativité qui commémore dans la liturgie chrétienne, la naissance, dans la nuit du 24 au 25 décembre, de Jésus-Christ ; (à un ou deux jours près du solstice d'hiver). Ce qui remplacera les anciens rites païens, comme partout en Europe, des fêtes romaines, germaniques ou celtiques, marquaient le début de l'hiver.

On a trop souvent tendance à oublier l'héritage païen ainsi que l'influence de la culture romaine, puis plus tard, chrétienne, de l'Afrique du Nord. Il est même souvent surprenant de constater qu'une page importante de notre histoire est carrément évacuée, pour ne pas dire occultée, alors qu'elle fait partie intégrante de notre patrimoine historique. Il faudrait enfin comprendre, qu'aucun pays au monde n'est devenu musulman, chrétien ou bouddhiste, sans avoir expérimenté d'autres formes de croyances ou de religions.

L'Égypte, elle, a su intégrer et valoriser son patrimoine culturel pharaonique et en faire un levier économique important, qui, chaque année, lui rapporte plusieurs milliards de dollars.

La figure de Janus, saint patron des artisans, pourrait donc laisser supposer que c'est également par leur entremise que ce rite s'est popularisé et a connu une large diffusion sur les deux rives de la Méditerranée.

Les fêtes solsticiales consacrées aux deux faces de Janus se sont maintenues encore vivantes pendant très longtemps, même si elles sont généralement incomprises de nos jours.

IV

CALENDRIERS ET COMPUT

L'homme, a toujours cherché a marquer de repères, l'écoulement inexorable du temps, en liaison étroite avec les phénomènes naturels qu'il pouvait observer pour mieux l'organiser. Pendant longtemps il utilisera ces points de repères comme un moyen de célébrer à date fixe, son union avec les dieux et souligner le rapport intime qui l'unissait au cosmos et au cycle des saisons. Ces cycles, qu'ils soient lunaires ou solaires, les grands événements astronomiques qui ont marqué l'histoire des hommes, ont de tout temps servi d'indicateurs temporels pour l'humanité.

Il est généralement admis que l'année est la période de révolution complète de la terre autour du soleil, du moins en ce qui concerne les sociétés qui ont opté pour le calendrier solaire.

La terre met 365 jours 5 heures et 49 minutes pour tourner autour du soleil. Quant au premier janvier, elle n'est qu'une date conventionnelle, communément choisi pour plus de commodité, car la date avérée, astronomiquement parlant, qui ouvre la nouv-

elle année, est sans conteste le 21 ou 22 décembre, date du solstice d'hiver.

Nous savons qu'il existe ou qu'il a existé toutes sortes de calendriers : Hégirien lunaire, qui marque l'émigration du prophète Mohamed, le calendrier de Numa Pompilius, lunaire également, auquel succédera le calendrier Julien (solaire) de Jules César et Grégorien à partir du pape Grégoire. Il en existe d'autres qui marquèrent un événement religieux comme la naissance du Christ ou bien un événement politique etc.

Aussi les premiers calendriers ont-ils une base lunaire, puisque les lunaisons étaient plus courtes et plus faciles à observer et à étudier que le cycle solaire. Mais, chemin faisant, on se rend rapidement compte qu'appliquer aux rythmes agraires, le soleil est beaucoup plus fiable et beaucoup plus en mesure de déterminer les saisons que la lune.

Ce sont les Egyptiens, peuple d'agriculteurs, qui abandonnèrent les premiers les mois lunaires au profit des mois solaires, comme base du calendrier et fixèrent la durée du mois à 30 jours et celle de l'année à 360 jours.

Mais l'année ainsi définie s'avéra trop courte. Jusque avant la réforme, les calendriers de l'antiquité qui servaient à marquer le temps, variaient entre des années de 360 à 365 jours. Ainsi, le temps passant, le décalage grandit et fut la cause d'une grande confusion...

« Les calendriers gréco-romains furent, jusqu'à la réforme de César, fort défectueux ; copies maladroites des tables astronomiques de l'Orient ; ils étaient le jouet des autorités politiques et le plus souvent remplacés par des répertoires empiriques et populaires variant selon les régions ou les professions. Lorsque Jules César s'aperçut que le désordre chronologique risquait de menacer gravement l'administration de l'empire ouvert désormais à l'Orient tout entier, il lui fallut imposer un calendrier de valeur scientifique et universelle.

C'est un Arabe d'Alexandrie, nommé Sosigénès qui fut chargé par lui, de la réforme de l'almanach romain. En l'an 46 avant J.-C., Sosigénès, pour se conformer aux exigences de l'année astronomique qui

comptait 365 jours plus un quart de jour, prescrivit qu'à partir de l'année 45, il y aurait tous les quatre ans un 24 février bis appelé «*dies bisextus ante Kalendas*» ; Désormais les années de 366 jours s'appelèrent bissextiles. Ce calendrier dit «*Julien*» devrait donc être appelé «*alexandrin*». La meilleure preuve de l'ignorance de l'Occident en matière astronomique est dans l'abus que firent les successeurs de César de l'année bissextile, au point qu'une nouvelle mise au point s'imposa.

Le 24 février 1582 par la bulle *inter gravissimas*, le pape Grégoire XIII, toujours avec l'aide de mathématiciens arabes, rétablit l'ordre des jours et promulgua le calendrier grégorien. Dans sa perfection, un tel calendrier n'en est pas moins théorique et ne donne du temps, qu'une idée abstraite.» (13)

C'est ainsi qu'en 1582, date de la réforme Grégorienne, le décalage du calendrier par rapport au soleil était d'environ 10 jours. « En retenant une année de 365 ou 366 jours alors que l'année tropique est de 365, 2425, le calendrier julien avait créé un décalage de 7,5 jours pour 1000 années, d'où l'établis-

sement d'une nouvelle règle pour les années bissextiles.» (14)

Il est très plausible, à la lumière de cet exposé, que le 11 ou 12 janvier, date de la célébration de Yennayer, est donc, en réalité, une date non réactualisée.

Après la réforme, à partir de l'an 45 avant J.C, elle coïncidait parfaitement avec le 1er janvier, jour de « Janus », correspondant au plan festif à la célébration des calendes de janvier ou premier jour du mois chez les romains. Car le mois était divisé en trois parties inégales : Les calendes, les nones et les ides ; calendes qui tombaient d'ailleurs le premier jour de la nouvelle lune ; mais avec le décalage cumulé, les dix jours constatés lors de la réforme de Grégoire, ajoutés aux 45 années, de la réforme de Jules César, nous trouvons exactement une différence de 12 jours et des poussières, soit 12,2025 jours ou encore :

1582 date de Grégoire + 45 date de César (45 ans avant l'ère Chrétienne) = 1627 années.

**1627 années, à raison de 7,5 jours pour mille ans
= 12, 2025 jours de décalage.**

Nos ancêtres Berbères ont continué à utiliser l'ancien comput du calendrier Julien d'avant la réforme de Grégoire XIII, car au 16ème siècle le calendrier Grégorien était, de fait, tombé en désuétude et la réforme de Grégoire ne pourra être appliquée, car tout cet espace géopolitique avait déjà adopté un autre calendrier, le calendrier musulman, lunaire, correspondant à l'islamisation de tout ce vaste ensemble, c'est-à-dire pratiquement toute la rive sud de la Méditerranée. Ainsi, et jusqu'à nos jours, on continue à utiliser l'ancien comput pour la célébration de Yennayer, la mise à jour du calendrier n'ayant pu se faire.

Même en Europe, tout le monde n'a pas suivi immédiatement la réforme de l'église. Si l'Espagne et le Portugal l'appliquèrent en même temps que Rome, l'Angleterre et la Suède ne franchirent le pas qu'en 1752 et durent supprimer 11 jours, la Russie 13, et la Grèce à son tour supprima 13 jours en 1923.

La plupart des pays catholiques ont passés au calendrier grégorien avant 1600, mais les pays protestants ont attendu quelquefois plus de 150 ans.

«Kepler disait « Les protestants préfèrent être en désaccord avec le soleil plutôt qu'en accord avec le pape.» ! (15) Les pays orthodoxes ont attendu le 20^e siècle.

Dates de passage au calendrier grégorien

- 04/10/1582 : Rome, Espagne, Portugal, Pologne.
- 05/10/1582 : Autriche (Salszbouurg, Tyrol).
- 10/12/1582 : France.
- 14/12/1582 : Autriche (reste), Luxembourg.
- 21/12/1582 : Pays-Bas (partie).
- 06/01/1584 : Bohème-Moravie (soit en gros la
Tchécoslovaquie).
- 21/10/1587 : Hongrie.
- 22/08/1610 : Prusse.
- 04/02/1682 : Alsace (France).
- 1700 : Hollande (protestants).
- 18/02/1700 : Allemagne.
- 31/12/1700 : Suisse (cantons protestants).
- 02/09/1752 : Angleterre et colonies (l'année
commence au 1/1 au lieu de 1/3).
- 17/02/1753 : Suède (Finlande incluse).
- 16/02/1760 : Lorraine (France).
- 0/1867 : Alaska (achat à la Russie par les Etats-
Unis).
- 1878 : Egypte.
- 18/12/1911 : Chine.
- 12/1912 : Albanie.
- 1912 : Bulgarie (ou 1915/1916).
- 1918 : Estonie.
- 01/02/1918 : U.R.S.S.
- 1919 : Yougoslavie.
- 31/03/1919 : Roumanie.
- 09/03/1924 : Grèce (ou 23).
- 18/12/1926 : Turquie.
- 18/12/1928 : Chine communiste.

Le calendrier lunaire utilisé depuis l'antiquité par les Chinois, dut être remplacé, après la Révolution de 1911, par le calendrier grégorien.

Avant de poursuivre, il est indispensable de relever qu'à l'époque de la période dite « primitive », le calendrier romain commençait non pas en janvier mais en mars, de même que dans le calendrier Persan où nous retrouvons des traces de l'existence de Januarius. « *Day* » est le nom du dixième mois en langue Persane, ce mois introduisait la saison de l'hiver, tout comme pour le calendrier romain antique, pour le mois de décembre ou dixième mois.

« Ce calendrier commençait à l'équinoxe de printemps, le 21 ou 22 mars, idem pour l'année romaine qui, jusqu'en 153 avant J.C., commençait le 1er mars ainsi que le prouvent les dénominations suivantes : *Quintilis* ou cinquième mois, nommé *Julius* à partir de l'an 44 avant J.C., en l'honneur de Jules César, puis, *November* ou neuvième mois, *December* ou dixième mois, le onzième mois de l'année était *Januarius*, mois de Janus, roi mythique divinisé. ». (16)

Il est primordial de souligner aussi, que le calendrier romain fut à l'origine composé de 10 mois, les mois de janvier et février furent ajoutés plus tard. C'est Numa Pompilius, successeur de Romulus, premier roi de Rome, « qui ajouta un mois dédié à *janus* (janvier, *ianuarius*) et un autre consacré aux purifications (février, *februarius*, de *februum*, purifiant). » (17)

Il est important de préciser que Mars, figure mythologique, dieu de la guerre, père de Romulus et du peuple romain, donne son nom au premier mois de l'année primitive romaine. Donc, si nous partons du principe que le mois de mars était le premier mois, celui qui ouvrait l'année, décembre, du latin *decembris* ou dixième mois, coïncide parfaitement avec la période du solstice d'hiver qui a lieu le 21 ou 22 décembre. Point critique de l'année, car il marque la séparation entre deux cycles solaires, entre la fin du cycle descendant de l'été et le début du cycle ascendant de l'hiver.

Il nous faut à présent saisir le sens à donner à la fonction de Janus, chargé de fermer la porte repré-

nant « la saison morte » et d'ouvrir la porte solsticielle annonciatrice du renouveau de la terre, précisément au moment du solstice d'hiver, pour ainsi "consommer" le mois qui lui est consacré et qui porte son nom : *JANUARIUS*, la porte de l'année ; comme il est appelé dans de nombreuses régions d'Algérie.

Le mois de janvier, « c'est le moment où les provisions amassées pour l'hiver tirent à leur fin. Dans bien des régions montagneuses, ce mois est placé sous le signe de la parcimonie, sinon de la famine. Les rites rencontrés peuvent être ramenés à quatre idées principales : écarter la famine, présager de l'année à venir, consacrer le changement de cycles et accueillir sur la terre, les forces invisibles représentées par des personnages masqués.» (18)

V

SYMBOLIQUE DES RITES DE YENNAYER

**SYMBOLISME
ET
YENNAYER**

En Algérie, c'est dans la région des Beni Snous, non loin de Tlemcen, que les rites de janvier se sont le plus maintenus, le port de Honeïne, anciennement Siga, était un lieu de transit important entre les deux métropoles principales de l'antiquité : Carthagène en Espagne et surtout Carthage en Tunisie, qui créa des colonies en Sicile et poussait ses incursions jusqu'aux rives de l'atlantique Nord. Puis une présence romaine attestée à partir de la troisième guerre punique et la chute de Carthage. C'est peut être sur cette base que l'on peut comprendre l'impact de Yennayer dans la région.

Les rites varient quelque peu d'une région à l'autre d'Algérie. A Jijel, les enfants s'amuse à faire rouler des galettes du haut des talus, tandis que d'autres enfants doivent les rattraper plus bas pour pouvoir les consommer, il est aussi coutumier de s'échanger des plats et surtout une espèce de *tamin'a* (préparation à base de semoule grillée, de beurre et de miel) compacte, sertie de graines de grenades.

Dans la région de Kherrata et des Babors on a coutume de dire que celui qui ne mange pas à sa faim, aura faim toute l'année. « Les rites destinés à écarter la famine comprennent essentiellement un repas aussi copieux que possible servi tard dans la nuit, avec, selon les usages locaux, la coutume de faire manger les enfants un peu au-delà de leur appétit. Ce rite est une gloutonnerie de bon augure plaçant la nouvelle année sous d'heureux auspices. » (19)

Dans la partie Ouest de l'Algérie, cette fête se déroule durant deux jours. Le repas servi le premier jour se compose de blé tendre trempé, puis cuit à la vapeur, accompagner de pois chiches et de fèves. Ce repas est consommé froid et est appelé *leïla l'berda* ou nuit froide, allusion faite aux mets froids. Le soir du même jour, la famille se rassemble autour des parents et Grands-parents, pour recevoir sa part de *m'khalate* ou mélange, composé de divers fruits secs : Noix, noisettes ou des marrons sauvages, amandes, arachides, dattes, figues, et raisins secs, le tout accompagné de dragées, de bonbons et de cœurs de palmiers nains. Le mélange se fait dans une grande *guas'â*, plat en terre cuite ou en bois d'olivier, puis e-

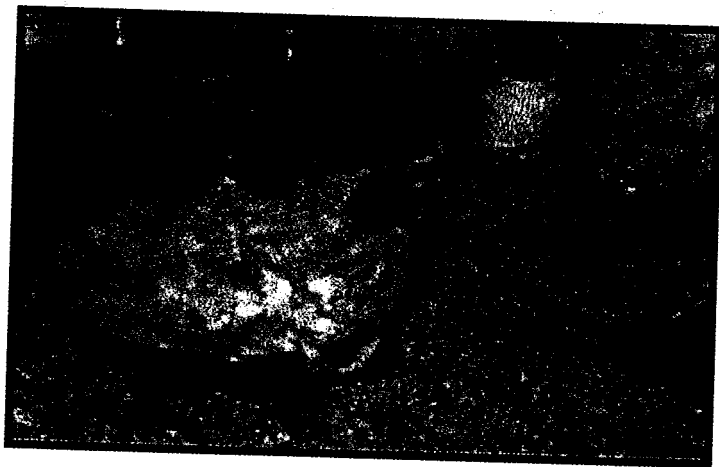
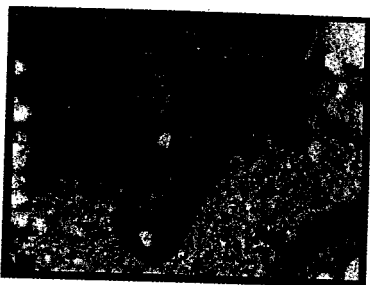
st distribué aux enfants, qui reçoivent leurs parts dans des sacs de toiles ou de raphia, confectionnés pour la circonstance. Du thé à la menthe est servi aux adultes.

La nuit d'Yennayer, une fois le dîner consommé entre parents et amis, la soirée se prolonge bien au-delà de minuit.

C'est le moment où l'on se partage le mkbelate.

Les enfants reçoivent leurs part, qu'ils préfèrent garder jusqu'au lendemain dans de petits sacs de toile ou de raphia, pour pouvoir, le lendemain, comparer leurs butins avec leurs petits camarades.

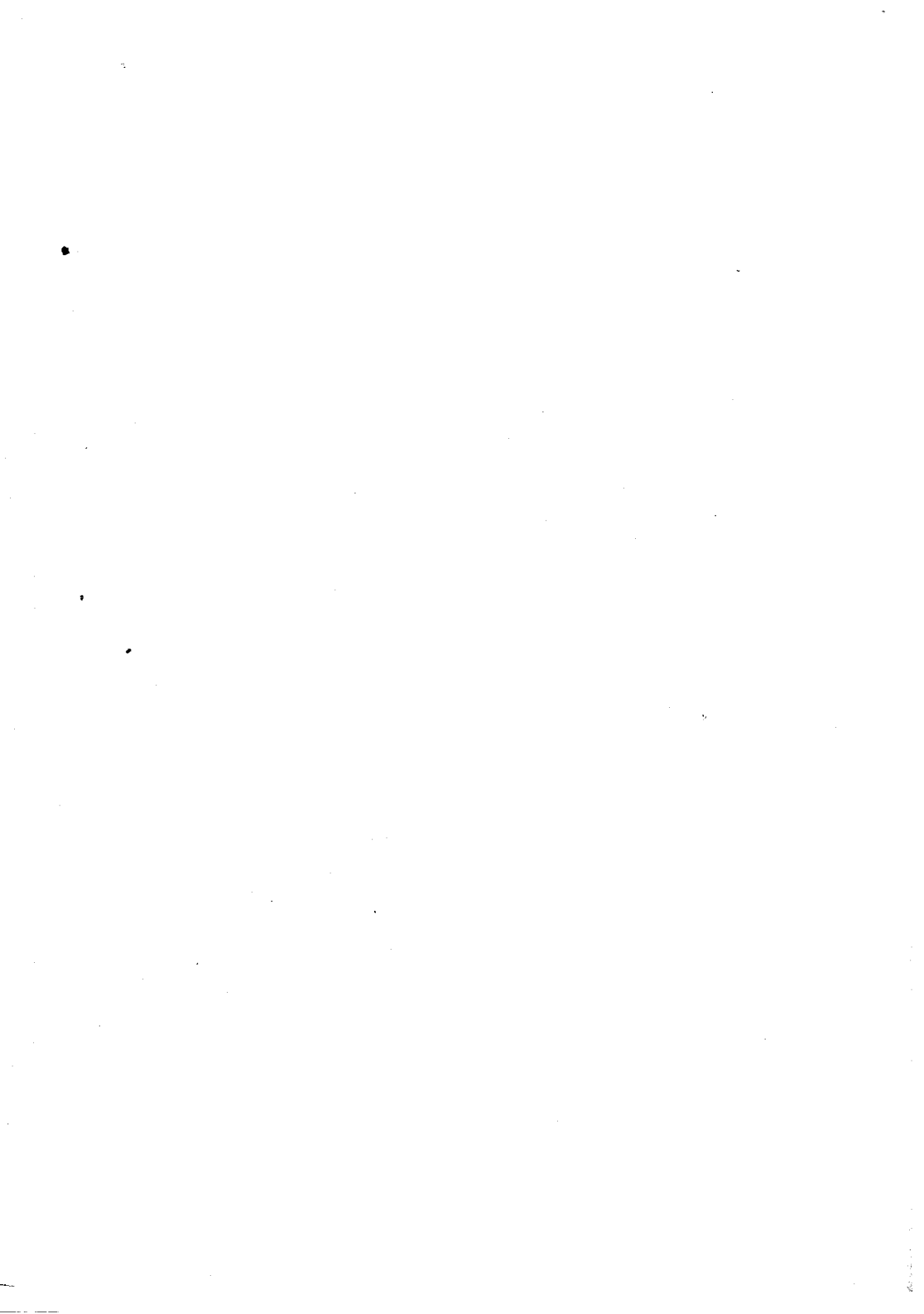
On offre de la kefta et des gâteaux maison : beignets, crêpes, msemen, le tout accompagné de thé à la menthe.



Cérémonie du Trèze



**On verse le mkhelate sur la tête des enfants, en signe
d'abondance et de prospérité.**



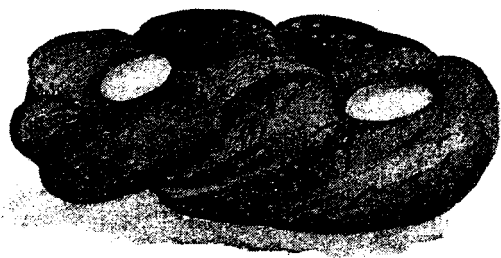
COMPOSITION DU TRÈZE

Amandes
Noix
Pacanes
Cacahuète
Dattes sèches (genre Guerbai)
Figues sèches
Dragées
Bonbons divers
Pralines
Fondants
Kefta (1)
Chocolats
Noisettes

(1) La kefta est un mélange de figues et de raisins secs, réduits en pâte, que l'on farci d'amandes et noix.

Le deuxième jour ou nuit chaude, *leïla l'ham-ia*, on sacrifie une volaille, de préférence un coq qui servira à confectionner un bouillon accompagné de navets, comme légume principal. On le consomme avec des feuilles de pâtes très fines, *regeg*, cuites sur un tadjine que l'on appelle communément *thérada*. Dans la région de Tiaret, à l'instar de l'oranie, l'on consomme également du cherchem, fèves, poids chiches et blé bouillis, que l'on mange les jours qui précèdent le jour de Yennayer, mais les véritables agapes sont réservées pour la journée du douze du mois de janvier. Le dîner, cette nuit là, peut varier d'une région à l'autre du pays. En Grande Kabylie, pour l'*imenssi n'yennayer* (dîner de Yennayer), on sert habituellement soit un couscous au poulet et aux petits haricots blancs ou du *achepouadhe*, des espèces de feuilles de pâte, cuites dans une sauce, toujours à base de poulet. Ce jour là on offre également des crêpes *tighrifin* et des beignets, *sfenj*. A Tiaret, le couscous peut être remplacé par de la *rechta*, ce sont des pâtes fraîches, en forme de cheveux d'anges, d'une bonne longueur et un peu plus épaisses, accompagnées également d'une sauce au poulet.

Il est de coutume pour Yennayer, de confectionner des pains de formes variés, au milieu desquels on place un œuf cru.



Ces pains que l'on recouvre de petites baguettes de pâtes en forme de croix, est appelé *thajaouth* en berbère.

Dénommé *hniouna* dans l'algérois, ce pain est généralement de forme ronde ou torsadé.

Enduits de jaune d'œuf, on en cuit une grande quantité, que l'on offre aux voisins et aux amis, à l'occasion Yennayer.

Ce pain torsadé, est obtenu en tressant trois bandes de pâtes, et ressemble à s'y méprendre, au pain pascal grec.



(Illustration Nadia Bourenane)

Durant les soirées ou il arrivait de veiller jusqu'à l'aube, tous les membres de la famille ainsi que les amis, se réunissaient autour du *kanoun*, (l'âtre) ou les plus âgés racontaient des histoires, disaient des contes et faisaient des vœux ou des invocations, afin d'attirer sur la nouvelle année, la prospérité des rendement agricoles.

A Boussemghoun, dans l'Atlas saharien, à environ 70 Km de la ville de Naama, il subsiste encore une pratique assez surprenante : avant le jour de Yennayer, les enfants ont pour habitude de creuser de large trous d'environ 50 cm de profondeur, de forme circulaire, *tizeghwine* en langue chelha, singulier, *tizeghwout*. Les enfants s'invitent mutuellement et se réunissent par petits groupes à l'intérieur de ces cavités, pour partager le repas de midi, le jour de Yennayer. La coutume consiste à s'échanger des plats et à déguster un plat spécialement préparé pour la circonstance, à base de fèves, de pois chiches, de blé et de dattes bouillies. Le couscous du soir quant à lui, autour duquel se réunit toute la famille, est servi avec de la *klila*,

(c'est un fromage de chèvre ou de brebis, séché) auquel l'on rajoute quatre ou cinq dattes (variété h'mira), du blé et des graines de grenades que l'on rajoute au moment de servir. Ceux parmi les convives qui tombent sur les noyaux de dattes seront, selon la coutume locale, considérés comme chanceux, *merbouh*, signe de bonne augure.

Dans de nombreux foyers, au moment d'enlever les assiettes, la maîtresse de maison interroge ceux qui ont mangé pour savoir s'ils n'ont plus faim. Oui ! Doivent-ils répondre en chœur, puis elle dit la formule suivante ! " *Soyez toujours rassasiés, que la faim n'entre pas dans cette maison.*" A Miliana, au pied de la montagne du Zakkar, il est recommandé de beaucoup manger à ce repas afin de pouvoir satisfaire sa faim le reste de l'année : les enfants en particulier doivent manger à satiété des fruits secs, noisettes, dattes et figues. S'ils n'en mangeaient pas, « *L'ADJOUZET ENNAYER* » - la vieille de janvier - viendrait leur ouvrir le ventre pour le remplir de paille, de foin et de son. Ce qui est une façon symbolique de dire que si l'on ne mange pas des aliments de choix, cette nuit de

présage, on risque de devoir faire maigre chère l'année durant.» (20) A l'inverse, dans la région de Boussemghoun, les mères de familles disent à leurs enfants de ne pas trop manger (afin de leur éviter une indigestion), "car sinon *El-Ghoûla*", l'ogresse cette fois et non plus l'*adjouza*, qui rend visite aux enfants trop gourmands "risque de venir vous manger.

" Ce soir, dit-on aux enfants, " La vieille de janvier doit venir, ne mangez pas trop les enfants " ! Il est d'ailleurs recommandé de toujours laisser la part d'*El-Ghoûla*.

A ghazaouet et dans la région de Tlemcen, les mamans ont pour habitude, afin que leurs rejetons ne mangent pas au-delà du raisonnable, de leurs dire ne pas trop manger, car c'est le jour de l'*adjouza*. Et d'entonner sur un ton mi malicieux mi menaçant ce refrain :

Ana adjouzet ennayer

m'hezma bel bendaïer

ya li yakoul bezef... !



c'est moi la vielle d'ennayer

ceinte de tambourins

gare à celui qui mange trop... !

Il est fort probable d'ailleurs que « *l'adjouza* », la vielle qui vient remplir les ventres de paille, pourrait être à l'origine, l'une des figures de Janus, celle précisément qui représente le passé ou la saison morte. La paille, le son etc. , représentent à

Porte de l'hiver

Principe	- <i>féminin-gestation-naissance</i>
Astre	- <i>lune</i>
Métal	- <i>argent</i>
Saison	- <i>hiver</i>
Cycle	- <i>ascendant</i>

Porte de l'été

Principe	- <i>masculin-géniteur</i>
Astre	- <i>soleil</i>
Métal	- <i>or</i>
Saison	- <i>été</i>
Cycle	- <i>descendant</i>

Ailleurs, dans certaines régions du Maghreb nous avons droit à « Am'mi Yennayer », qui est représenté sous la forme d'un vieillard à longue barbe blanche, qui vient en ce début d'année, instaurer la paix et le bonheur et bénir chaque foyer, mais gare à celui qui lui réserve un mauvais accueil, dans ce cas la saison risque d'être mauvaise. « On n'éconduit jamais, à Tlemcen, un mendiant le jour d'Ennâyer.

On raconte qu'un jour Ennâyer vint, en personne, sous les traits d'une vieille femme, demander l'aumône à une porte. La maîtresse de la maison était occupée à ce moment à faire des crêpes. Elle sortit, tenant à la main la broche qui lui servait à retirer les crêpes et en menaça la mendicante. Ennâyer s'enfuit. Mais, comme s'il avait emporté avec lui toute prospérité, pendant l'année entière, la faim se fit sentir dans cette maison. Et la malheureuse femme vint conter l'histoire à ses amies. » Mais, c'était sûrement Ennâyer, dirent-elles, quand il reviendra, traite-le généreusement. » La vieille revint à l'Ennâyer suivant, fut bien reçue et le bien-être rentra à la maison.» (21)

Quant au remplacement des trois pierres du foyer (*iniyen*), il correspond aux trois mois de la saison d'Automne : octobre, novembre, décembre, saison considérée comme symbolisant la mort de la végétation ; c'est aussi pour cette raison que le couscoussier et certains ustensiles de cuisine sont à leur tour remplacés, afin que tout ce qui représente la saison « morte », n'empiète pas sur la saison nouvelle, ne pollue pas en quelque sorte le cycle à venir ; une manière d'exorciser, de conjurer la mauvaise saison, représentée dans le cycle agricole par la saison morte : l'Automne. Saison de frugalité et de dénuement, d'où l'impérieuse nécessité d'éviter d'utiliser des ustensiles usagés, pour que les ustensiles neufs soient aptes à accueillir les « *forces nouvelles* ». Comme d'ailleurs la pratique qui consiste à laisser quelques grains entre les meules du moulin ou le seuil des maisons, le métier à tisser etc... On les laisse pour « *l'esprit* » de la maison ou pour ceux qui habitent sous terre. « Le sens de cette coutume doit être recherché dans le souci de ne pas épuiser l'essence, « *la force* » vivifiante de la récolte. » (18) On coupe toujours dans le même esprit les cheveux des jeunes enfants, en disant : « *que tes*

*cheveux repoussent plus longs et plus
abondants ! ».*

SYMBOLIQUE DU RAMEAU OU DU COEUR DE PALMIER

L'origine de sa signification pourrait être double, d'une part, la palme, de manière générale, le rameau, la branche verte, sont, nous l'avons vu, universellement considérés comme des symboles de régénérescence ; on peut également y voir la survivance d'un rite religieux d'origine chrétienne, la fête des rameaux. C'est une tradition orientale, qui consistait à tresser des cœurs de palmier, symbolisant dans le rite chrétien, la résurrection du Christ à l'issue du drame du calvaire.

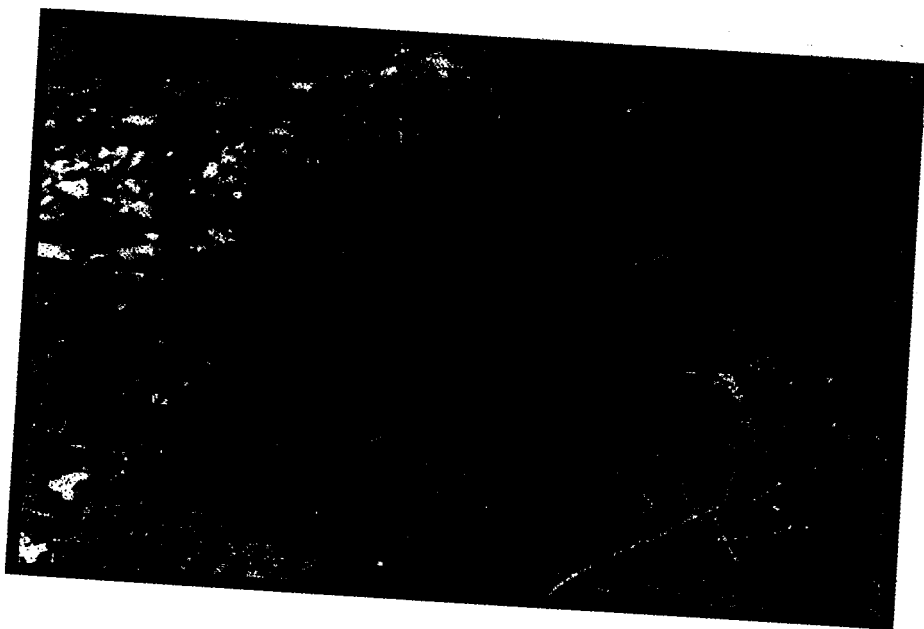
«Pour que l'année soit verte, c'est-à-dire riche en bénédictions de toutes sortes, les nomades des Bâni Bu-Sa'id et des Uläd' Abdel'aziz, au sud de Tlemcen, jettent des plantes vertes sur leurs tentes et font à leurs chevaux et à leurs agneaux des litières de verdure. De même, chez les citadins de Tlemcen, les enfants jonchent de feuillage frais la cour de la

maison» (Jean Servier). Donc, dans tous les cas de figure, la palme, les rameaux, symbolisent la résurrection ou la régénérescence.

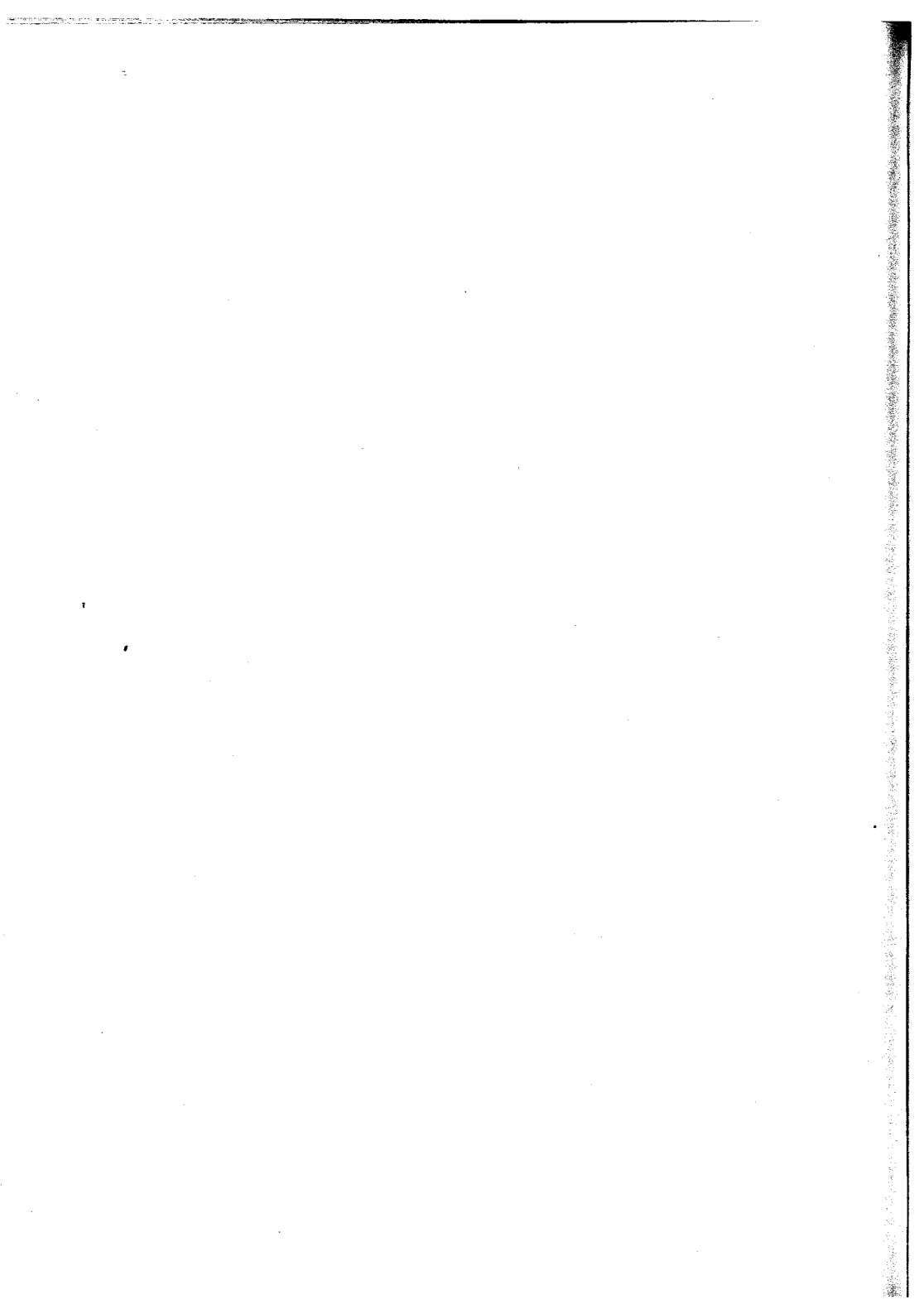
Les aliments servis à l'occasion du repas de Yennayer sont pratiquement identiques à ceux que l'on sert habituellement au moment des labours, qui coïncide avec la phase humide du cycle annuel. De même, dans l'Atlas marocain et certains pays du Maghreb, le souper servi lors de la première nuit se compose d'un couscous appelé *«les sept légumes»*, cuisiné avec sept variétés différentes de végétaux tels que le chèvrefeuille, le poireau, l'artichaut, l'asperge sauvage, le cresson etc. Il est courant, pour que l'année soit favorable, de prononcer cette formule : ***que l'année nous soit blanche comme le lait et verte comme le palmier !*** Blanche, c'est-à-dire, enneigée, pluvieuse et humide et verte comme le palmier, car les palmes de cet arbre restent toujours vertes, c'est-à-dire placée sous le signe de la luxuriance et de l'abondance de la végétation. Aussi, pour que l'année ne soit pas «brûlante», synonyme de sécheresse, on évite, un peu partout, durant cette période, de manger des

aliments épicés ou des aliments amers, tels que les olives.

Dans la région de Beni Snous toujours, le premier jour de Yennayer « dès le matin, les femmes vont à la forêt sur les pentes. elles rapportent des plantes vertes : du palmier nain, de l'olivier, du romarin, des asphodèles, des scilles, du lentisque, du caroubier, de la fêrûle, du fenouil.



Doûm ou palmier nain
(*chamærops humilis*)



Les femmes jettent, sur les terrasses des maisons, ces plantes qu'on y laisse se dessécher. Les tiges vertes ont, en effet, une influence favorable sur les destinées de l'année nouvelle, qui ainsi sera verte comme elles. Et pour que l'année soit pour nous sans amertume, nous nous gardons de jeter, sur nos maisons, des plantes, telles que le chêne-vert, le thapsia, le tuya, qui toutes sont amères. » (22)

AYRED OU LE LION SOLAIRE



« *Ayred* » signifie lion. Symbole solaire par excellence, comme le soleil dans le ciel, le lion a toujours été associé à la royauté où il occupe dans le zodiaque, le milieu de l'été correspondant au mois d'août. (fig.9)

Cinquième signe du Zodiaque, il occupe le milieu de l'été (juillet août), et le cœur du Zodiaque. Symbole de chaleur et de lumière, summum des ardeurs et des énergies vitales.

Comme le lion, le soleil est le roi des astres, qui répartit sur l'empire des cieux, les jours et les saisons et rythme l'harmonie céleste.

Symbole de chaleur et de lumière, lumineux à l'extrême, « ainsi en allait-il de l'Égypte où les lions étaient souvent représentés par couple dos à dos.



Fig. 9.- signe du lion.

chacun d'eux regardait l'horizon opposé, l'un à l'est, l'autre à l'ouest.

Ils en vinrent à symboliser les deux horizons et la course du soleil d'une extrémité à l'autre de la terre.» (23) Pour cette raison, dans la région des Beni Snous, lors du carnaval de Yennayer ou carnaval de « *Ayred* », représentation composée de plusieurs personnages masqués, le lion est considéré comme le personnage central.

« Quand approche la nuit, on confectionne un lion. Deux hommes, placés l'un devant l'autre, déambulent dans les rues... alors, l'individu placé devant, se met à rugir dans un mortier qu'il tient à la main.



**Personnages masqués, au centre le lion, Ayred
carnaval de Beni Snous, région de Tlemcen.**

La marmaille emmène le lion dans les maisons où il effraye les petits enfants. Les jeunes gens disent aux habitants « donnez-nous pour le dîner du lion !. On leur donne des figes sèches et des beignets. » A Khemis, près de Tlemcen, comme a Djemâa Saharidj, le carnaval y trouve une place importante. Des enfants font le tour du village, en portant une tenue vestimentaire conçue spécialement pour cette occasion et un masque fabriqué avec une citrouille.



Enfants, lors du carnaval de Beni Snous.

(Photo quotidien El moudjahid)

Le chef du groupe appelé *Bou âfif*, est muni d'un tambour sur lequel il frappe, en quémendant et tout en répétant les phrase en usages pour la circonstance. Le ramassage des dons est l'affaire des enfants.

Ce rite païen, revêtait à l'origine un caractère sacré, car il symbolisait le rajeunissement des énergies cosmiques et la renaissance.

De même, en Extrême-Orient, «des danses du lion (*shishimai*) ont lieu au Japon le 1er janvier et certains jours de fête. Elles se déroulent devant les sanctuaires shintoïstes au travers des rues et jusque dans les maisons particulières. Des musiciens accompagnent les danseurs. Ceux-ci portent un masque en forme de lion. » (24) « L'usage du travestissement est associé au jeu, à l'acte magique ou au rituel religieux.

Le masque notamment, dont la forme plastique se confond parfois avec le haut-relief, la ronde-bosse ou la statuaire, remplit des fonctions de représentation, de substitution, de transformation, d'exorcisme. Le rituel des masques permet d'abolir le temps et de remonter aux origines.

Il en est ainsi chez les Dogons, dont certains masques sont des messagers de la genèse du monde, laquelle est également évoquée par les danseurs dans des scènes qui font revivre les épisodes de l'histoire mythique.

En Afrique, l'institution des masques est associée à des rites agraires, funéraires, initiatiques. Dès la haute antiquité, elle apparaît à cette phase de l'évolution où les peuples deviennent agriculteurs et sédentaires. Les danses en procession masquées évoquent, à la fin des travaux saisonniers (labours, semailles, moissons), les événements des origines et l'organisation du monde, ainsi que de la société. Le masque est aussi un instrument de possession : il est destiné à capter la force vitale qui s'échappe d'un être humain ou d'un animal .» (25)

En se servant du masque comme support vivant et animé, les hommes ont toujours tenté, par de telles pratiques, de mobiliser, de faire leurs, mais aussi d'attirer sur les champs, la force vitale, apanage de ces animaux mythiques ou fabuleux, qui figurés et présents pour la circonstance, contribuent à la revivification de la nature.

Ainsi, à Khemis, lors de la procession des masques, une lionne pleine, le ventre du personnage grossi par des chiffons, est à son tour représentée. Au cours de cette représentation et au moment où la danse des masques atteint son paroxysme, elle tombe subitement à terre et simule de mettre bas. Puis, quelques instants après, c'est au lion de faire son apparition. Après cette scène le groupe des masques reçoit de chaque maison, les dons de Ayred. Ensuite, toute l'assistance se dirige vers Sidi Salah où est dite la Fatiha, suivie d'invocations, *Dôua* et de bénédictions.

SIGNES DU CAPRICORNE

Nous remarquerons que le signe du capricorne, dixième signe du zodiaque, qui commence le 21 décembre date du solstice d'hiver, symbolise pour l'hémisphère Nord, « le dépouillement, la rétractation et la concentration de l'hiver dans sa sévère grandeur, sommet de froid et d'obscurité ; heuré zéro pour la graine enfouie au sol en vue de la lointaine moisson. Le signe est représenté par un animal fabuleux mi-bouc, mi-dauphin ou par une chèvre, associée à tout ce qui est dur, et ingrat ». (26) Comme pour la nature de la chèvre, ce mois est assimilé à l'âpreté et la rigueur. La nature capricornienne révèle la nature ambivalente de ce signe, livré aux deux tendances de la vie, tout comme les deux solstices d'hiver et d'été, il possède les possibilités inverses, évolutives et involutives. Le signe du capricorne, dixième signe du zodiaque, 21 décembre-19 janvier, symbole de la fin d'un cycle et

du début d'un cycle nouveau, période pendant laquelle l'élément terre amorce son processus de régénération et de végétation.

Il est à noter encore une fois, que, même le symbolisme zoologique est loin d'être fortuit et concorde parfaitement avec le caractère du signe représenté.

SYMBOLISME LUNAIRE



Dans son ouvrage « Traditions et civilisation berbères les portes de l'année », Jean Servier s'interroge sur une pratique rituelle en cours chez les bāni Hawa. Il déclare à ce propos : « Chez les Bāni Hawa, la nuit d'ennayer est considérée comme une nuit de deuil pendant laquelle sont observés comme au soir d'une mort de stricts interdits sexuels avec l'arrêt de toute activité domestique et la non utilisation de certains objets dont nous connaissons maintenant le rôle sur le plan sacré : le métier à tisser, le moulin de pierre et le balai de bruyère qui risquent s'ils sont mis en action, d'entraver ou de blesser les Invisibles présents parmi les hommes ». (27) En fait, l'interprétation de cet interdit se rapporte à la lune et sa disparition. En réalité il n'existe pas de rapport direct entre cette stricte observance et la nuit de Yennayer, car les périodes d'occultations, c'est à dire les moments où la lune disparaît, ne tombent jamais à la même date, car

ces périodes peuvent varier d'un mois à l'autre de l'année. De même pour ce qui concerne les phases obscures de la lune, propres au mois de janvier, (Fig. 10-11-12-13).

« L' Ennayer est les jour choisi par les sorcières pour jeter les sorts.

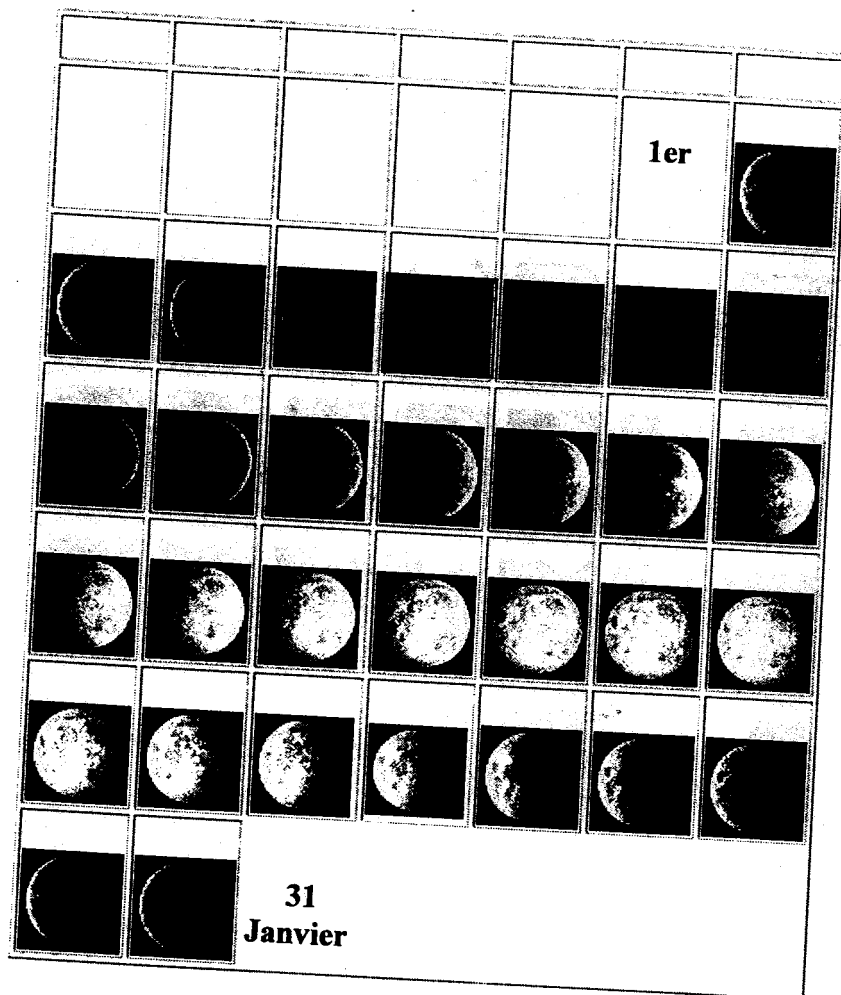


Aussi les gens qui savent exactement la date de la fête se gardent de la faire connaître, afin que les magiciennes ne puissent faire leurs préparatifs (faire descendre la lune dans un plat, enduire de collyre les yeux d'un coq, rouler du couscous avec une main de mort, suspendre les pierres du foyer, etc. On prépare pendant cette nuit des médicaments que les médecins donnent comme infailibles.



On place la préparation dans des fioles que l'on expose sur le terrasse à la lumière des étoiles. » (28)

PHASES DE LA LUNE



IL manque

De la page

~~LS A SO~~

22 d' 23

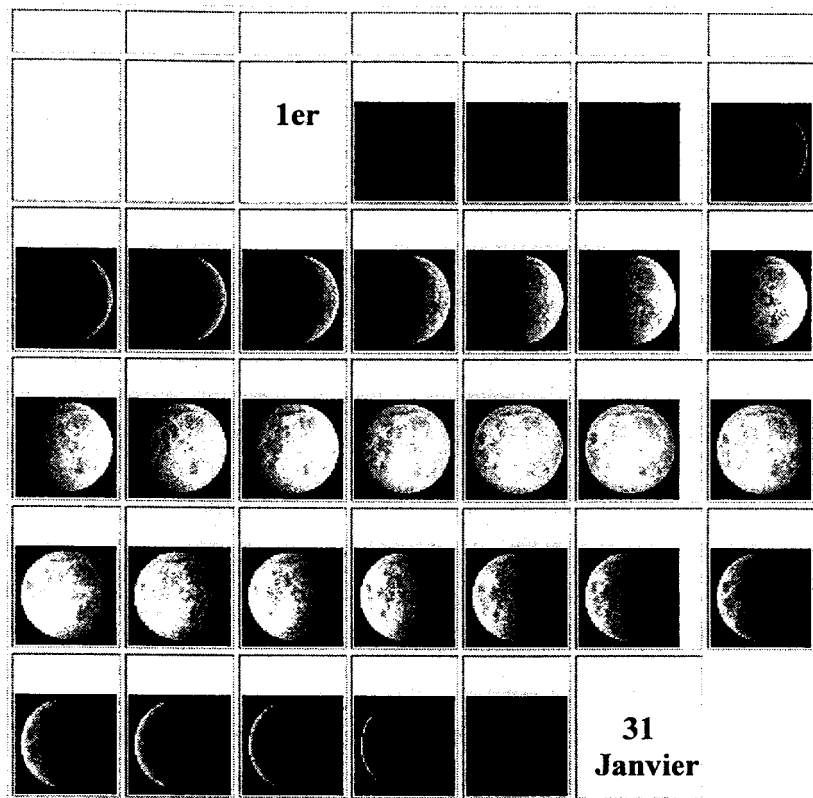


Fig. 13. - Janvier 2003.
Apparition du premier quartier du mois de janvier
pour l'année 2003.

Dates d'apparitions des premiers quartiers de lune
pour les années 2000 –2001 –2002 –2003 :

14 janvier 2000 à 13 h 34.

02 janvier 2001 à 20 h 25.

21 janvier 2002 à 17 h 48.

10 janvier 2003 à 13 h 16.

Il peut arriver en effet, que ces trois jours d'occultation puissent coïncider avec les nuits de Yennayer, mais en général ce rituel s'apparente plutôt au culte lunaire et s'est sans doute superposé aux rites de Yennayer, car très souvent, la lune a été associée aux phénomènes cycliques. C'est parce que

pendant les trois nuits du mois, la lune disparaît et que le ciel demeure obscur, que ces jours ont été associés au deuil. Car n'oublions pas, l'indescriptible angoisse que pouvait représenter la disparition de l'astre lunaire pour l'homme primitif. C'est aussi pour cette raison que cette disparition, à toujours été associée à la mort.

Comme pour la lune, qui « meurt » pour renaître à nouveau après sa période d'occultation, de même « la mort, n'est pas une extinction, mais une modification - la plupart du temps provisoire - du niveau de l'existence. « De nombreuses croyances désignent la lune, comme le pays des morts. Tout comme la lune renaît au quatrième soir, de même les morts acquerront une nouvelle modalité d'existence ».

Il faut, pour bien comprendre cette symbolique, nous référer à l'eschatologie religieuse en rapport avec le sort ultime de l'homme, ainsi, « le mort participe à un autre genre de «vie» et, du fait que cette «vie dans la mort» est validée et valorisée par «l'histoire» de la lune ; les défunts passent dans la lune et reviennent sous terre afin de se régénérer

et d'assimiler les forces nécessaires à une nouvelle existence.» (29)

« Il n'est pas difficile dans des formules tardives comme celles-là, d'identifier les motifs traditionnels : la lune pays des morts, la lune réceptacle régénérateur des formes, » (30) à l'instar « des traditions méditerranéennes qui veulent que cette nuit-là, à la limite des deux années, les morts sortent de dessous terre pour apporter aux hommes la prospérité des champs verts.» (31)

De même, dans le petit village de Khemis et pendant ces trois nuit, le cortège de personnages masqués, qui représente en quelque sorte l'incursion des ancêtres morts, dans le monde des vivants, ancêtres qui viennent apporter sur la communauté, la bénédiction pour la nouvelle année.

Ce qui donc, exclue l'hypothèse retenue par Jean Servier. Il est plus vraisemblable que l'observance de cet interdit se rapporte, comme nous le disions à la lune en liaison avec l'ancienne tradition méditerranéenne. C'est pour cette raison que toutes les activités domestiques s'arrêtent, de peur, comme dirait Jean

Servier, « de blesser les Invisibles, présents parmi les hommes », ainsi dans la région de Tlemcen, pendant ces trois jours, il était interdit de se doucher, de se dévêtir et même de jeter les ordures ménagères ou d'utiliser certains ustensiles, comme le balai etc.

La mort de la lune n'est jamais définitive, cet éternel retour à ses formes initiales a fait de la lune l'astre des cycles et des rythmes de vie. Elle contrôle tous les plans cosmiques, régis par la loi du devenir cyclique : eau, pluie, végétation, fertilité.

Ce n'est qu'à partir du quatrième jour que commence la nouvelle lune, nouvelle lune qui marque le premier jour du cycle nouveau, ou elle reparaît et grandit en éclat.

Ainsi le chant entonné chez les Beni-Snous, lors de la procession du carnaval qui précède le jour de Yennayer :



*Oh ! Dame lune,
dans ton obscurcissement,
réapparais.*

*Mon ami va revenir,
Oh ! Toi, oh mon Dieu,
indique lui la voie !*

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer que tous les rites ou scénarios qui ont pour objet la régénération des « *forces* », sont, sans aucun doute, la répétition d'un acte primordial de type cosmogonique, dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Ces pratiques rituelles et sacrées se sont élaborées depuis que l'homme a commercé avec la terre et les saisons. « Le sens immédiat et le plus évident est

simplement celui de la régénération de la force sacrée qui est à l'œuvre dans les récoltes. La fécondité est en elle-même un accomplissement, donc un épuisement de toutes les possibilités jusqu'alors virtuelles. L'homme « primitif » vit dans l'anxiété incessante de voir s'épuiser les forces utiles qui l'entourent. La peur que le soleil ne s'éteigne définitivement vers le solstice d'hiver, que la lune ne se lève plus, que la végétation disparaisse, etc., il en a été tourmenté pendant des milliers d'années.

Devant n'importe quelle manifestation de la « **puissance** », la même inquiétude le saisit : cette puissance est précaire, elle risque de s'épuiser. L'anxiété est particulièrement pathétique devant les manifestations périodiques de la « **puissance** », comme la végétation, dont le rythme connaît des moments d'extinction apparente. Et l'anxiété est encore plus aiguë lorsque la désagrégation de la « **force** » paraît être due à l'intervention de l'homme : la cueillette des prémices, la moisson, etc. Dans ce cas on offre des sacrifices appelés « **des prémices** » : le rituel réconcilie l'homme avec les forces qui agissent dans les fruits et lui octroie la permission de les consommer sans risques. De tels

rites marquent en même temps le commencement de la nouvelle année, c'est-à-dire d'une nouvelle période de temps « *régénéré* ». (32)

CONCLUSION

Si nous devons, pour résumer cette modeste contribution, qui nous l'espérons apportera un éclairage nouveau concernant l'origine de Yennayer, envisager un jour d'écrire l'histoire foisonnante et tumultueuse de l'Algérie, antérieure à la présence musulmane. Nous nous apercevrons de l'immensité de la tâche à accomplir, mais aussi de la richesse prodigieuse qu'implique une telle recherche, car tout reste à faire à ce sujet. On s'interroge légitimement sur le caractère particulier de cette histoire, à la fois fugace et souvent insaisissable. Les textes, tant arabes que latins, ne nous apportent pour la plupart, que de bien maigres éclairages. L'archéologie, elle aussi, n'a toujours pas réussi à "réinterroger" son patrimoine à la lumière des techniques les plus modernes, ne disposant pas des moyens de sa politique. L'histoire officielle, quant à elle, semble privilégier, à tort ou à raison, la période précoloniale ou coloniale.

Si l'algérien a conservé dans sa manière de vivre, quelques rites et quelques traditions des temps révolus, c'est tout simplement parce que ce pays a

été depuis des temps immémoriaux, le réceptacle d'une multitude de civilisations et d'événements historiques sans précédent.

C'est dans ce foisonnement d'idées contradictoires, de guerres meurtrières, d'invasions ininterrompues, que l'homme algérien a réussi à marquer de son empreinte l'histoire prodigieuse de la Méditerranée. Il a également défendu avec conviction ses croyances et s'est fait le champion de valeurs ou de religions, universellement reconnues.

Si l'on fait généralement remonter les cultes agraires à l'origine de l'homme, le symbolisme des portes solsticiales a existé dans de nombreuses cultures, qu'il soit associé ou non à la figure de Janus. De même, si nous devons rechercher l'origine lointaine des rites de Yennayer, il s'avère plus que nécessaire d'entreprendre une recherche fondamentale à l'échelle méditerranéenne, en commençant par étudier l'influence de la culture romaine antique, pour la simple raison que « le legs de Rome, si écorné qu'il fut déjà, n'a pas été aussi rapidement dilapidé. Car Jusqu'à la fin du premier siècle de l'hégire on continua de frapper des monna-

ies à légendes latines. El-Idrissi nous apprend que la population de Gafsa continuait de parler le latin au milieu du XII^{ème} siècle. Aujourd'hui encore, un certain nombre de mots d'origine latine subsistent tant dans l'arabe que dans les dialectes berbères. Pareillement, le christianisme a mis cinq ou six siècles pour s'éteindre.» (33)

Yennayer, qui coïncide avec la fin des semailles et la célébration de la nouvelle année agraire au moment du solstice d'hiver, est incontestablement, nous l'avons vu, une pratique rituelle en rapport avec la terre et la régénération de la nature, ne serait-ce qu'au regard du rituel d'accompagnement et de cette symbolique végétale particulière, que nous retrouvons au nord comme au sud de la Méditerranée. Nous avons incidemment appris au cours de nos investigations, que des rites identiques existaient en Libye sous le nom de « Ayenar », rites qui sont célébrés au début du mois de janvier.

Yennayer ou janvier, est partout placé sous le signe de la fécondité et du renouvellement.

Ces pratiques existent dans beaucoup de pays méditerranéens, c'est donc pour cette raison essentielle que toute recherche fondamentale sur ce thème, ne pourra être éloquente, qu'à condition qu'elle se fasse dans les deux sens et sur les deux rives de la Méditerranée.

Aussi le chercheur ou l'historien, doivent-ils éviter de tirer des conclusions hâtives et se borner à enregistrer, tant le sujet est nouveau, le peu que l'on découvre du passé de cette symbolique, en s'attachant, sinon à résoudre, du moins à attendre, les réponses que nous apportera demain.

Si, dans le passé de la Numidie, les rites agraires, célébrés à l'occasion de l'avènement du premier jour de l'an, revêtait une grande importance, il n'en est rien aujourd'hui. Nous constatons avec regret que ce patrimoine est en train de tomber en désuétude.

Qui encore, parmi les jeunes générations, sait ce qu'est le trèze ou le mkhelate ou bien le doûm. ont-elles en mémoire les recettes que l'on prépare à l'occasion du nouvel an ? quelles sont les histoires que l'on racontait sur l'adjouza.

Qu'est-ce que la kefta, connaît-on les chants que l'on entonnait ou les formules que l'on prononçait pour la circonstance ? Savons nous encore que c'est une fête familiale et conviviale, dans laquelle les enfants occupent une place de choix, Yannayer il est clair, est de moins en moins célébrée.

Cette situation est due en grande partie à une sorte d'abandon, une absence de prise en charge de nos coutumes populaires, à une forme de mépris pour tout ce qui touche à l'anthropologie culturelle, mais aussi, une indifférence à l'endroit de la culture antique de l'Algérie.

Certains esprits vont jusqu'à voir dans la célébration de Yennayer, une transgression des préceptes de l'islam, alors que ces rites n'ont pour autres vertus, que de rendre propice la nouvelle année, en invoquant, de nos jours, non plus le dieu Janus, mais Allah, Maître des cieux et de la terre, pour attirer sur sa maison, la *baraka*.

« Certaines coutumes, observées hors du calendrier religieux, tout comme *Ansara*, *Ennissan* ou *Ennâyer*, que l'on croyaient tombées dans l'oubli, semble, malgré tout, reprendre leur droit de calendrier après avoir frôlé la disparition du folklore algérien. Sacrifiées au nom d'un certain rationalisme, prôné au début du siècle, de l'urbanisation fulgurante et d'une démarche « amnésiante » : creuset de l'acculturation. Tout comme les pays chrétiens au moyen âge où : « les pratiques populaires, les croyances, les superstitions étaient condamnés comme des erreurs contraires à la raison humaine ou à la religion chrétienne. Bien que certaines pratiques, antérieures à l'avènement des religions monothéistes, aient été tolérées et par la suite assimilées aux religions adoptées, d'autres se sont enfouies dans les tréfonds de la mémoire collective pour resurgir à des époques données.

Toutefois, chez nous, la persistance de ces usages de quoi étonner le commun des mortels. Comment ? malgré des siècles d'interdits et de rationalisation, ont-elles pu survivre. Mais il est vrai que leur célébration relevait plus du rituel entouré du voile du sacré que du festif ostentatoire, bien qu'ayant su-

bi des changements au gré des mutations sociales.

Pour n'évoquer que *Ennâyer*, l'une des plus populaires de ces coutumes saisonnière plus ou moins marquée selon les régions, réminiscence d'une ancienne célébration du calendrier agraire de nos ancêtres, semble prendre le chemin de ces nombreuses fêtes dont le caractère sacré des origine, s'est effiloché au cours des siècles, pour se transformer en festivité d'apparat ou de manifestation culturelle. Aussi peut-on remarquer deux pratiques pour la même célébration. *Ennâyer*, des villes et *Ennâyer* des champs. La première s'est transformée en fête de consommation dépouillée des croyances originelle, alors que la seconde n'a rien perdu de ces dernières.

Quelles sont les origines de cet usage et quand les berbères l'ont-il adopté ? Cet événement marquant, circonscrit au rythme de la vie sociale des groupements humains, qui ont peuplé le Tell et adopté l'agriculture comme mode de vie, ne semble pas avoir attisé la curiosité des chroniqueurs qui se sont intéressé à notre pays. La réponse tient probablement à ce que le *Ennâyer*, n'a jamais été r-

econnu mais seulement toléré depuis l'islamisation de Maghreb. » (34)

Le souper de l'année, au cours duquel la grande famille se réunit autour du même plat, le plat en cette occasion est un couscous, est un moment placé sous le signe du partage et de la convivialité.

On destine une pensée aux êtres qui nous sont chers, on fait des vœux et l'on dispose des cuillères autour du plat, aux présents comme aux absents. Ce repas, est un signe qui fait appel à l'abondance alimentaire, *Imensi useggas*, est fondamentalement un repas de fête, au cours duquel, l'on invoque la bénédiction de Dieu et l'intercession du prophète. Pas une seule parcelle de l'Algérie profonde ne pratiquait cette fête, qui remonte à la nuit des temps.

Yennayer, annonciateur du nouvel an du calendrier agraire, rythmait la vie des populations paysannes. Il consacrait le passage d'un cycle, à un autre plus clément, plus porteur d'espérances, car faisant suite aux labours et aux semailles d'automne, annonciateur des grands froids, synonyme de famine, de maladies ou de catastrophes naturelles.

Conclusion

Période de l'année très critique pour les cultures, seule source de subsistance pour la communauté.

Yennayer était intimement lié au caractère agraire des sociétés Maghrébines. C'est afin de conjurer le mauvais sort, que nos ancêtres s'adonnaient à des rites pleins de symboles. Leurs portées est la même, quelle que soit la nature de ce rituel : avoir en conscience la sacralité de la nature, communier avec elle, posséder de manière innée, le respect de ses équilibres. Pressentir, avoir la perspicacité de l'offrande et du don, pour pouvoir recommencer à exister, à voir le Jour, à renaître, à échapper chaque fois un peu plus à la mort. Mais aussi prendre conscience de sa fragilité, de sa dépendance, ont toujours été des attitudes dignes, humbles et foncièrement humaines.

Le calendrier agraire des amazighs, qui a emprunté ses dénominations à la civilisation romaine, civilisation qui, à son tour, a empruntée ses rites, ses coutumes, aux cultures qui l'ont précédée, ne peut que nous conforter sur le fait que l'espèce humaine

a toujours su partager ses idées, ses visions, ses rêves et sa représentation du monde. Représentations dont les racines, originaires d'un même terreau, découle de la même source et de la même origine, fil conducteur qui unit l'humanité dans un même destin.

GLOSSAIRE

Achepouadhe : en Berb, plat traditionnel kabyle, à base de feuilles de pâte, cuites dans une sauce au poulet, que l'on consomme la jour de Yennayer.

Ayred : lion, personnage central du carnaval de Beni Snous.

Baghrir : crêpes à pâte levée.

Berkoukes : grosses graines de semoule, cuite à la vapeur.

Cherchem : se compose de fèves, poids-chiches et blé bouillis.

Doûm : palmier nain (*chamærops humilis*), d'on l'on consomme le cœur.

Kefta : pâte confectionnée à base de figues et de raisins secs, farci aux amandes et aux noix.

Midouna : ustensile tresser à la main, généralement de forme circulaire, en raphia ou en palmes.

Mchahed : feuilles de pâte très fines, à base de blé dur et servant à la confection des nombreux plats de Yennayer (région de Tlemcen).

M'semen : idem, (Kabylie et centre).

Glossaire

Thaja'outh : en Berb, pain de forme circulaire ou torsadé, cuit au four, au milieu duquel on place un œuf entier.

Regueg : idem que l'mchahed et le m'semen, (oranie et ouest)

Sfenj : beignets.

Trèze, drèze ou mkhelate : mélange se composant de treize sortes de bonbons et fruits secs différents.

Taburt u swgas : la porte de l'année, correspondant au solstice d'hiver.

Fechefcha : nom donné au mkhelate dans la région de Tlemcen.

Trid' : petits carrés de pâte, confectionnés à base de blé dur.

Ladjouza : nom de ce personnage mythique, *la vieille de janvier*, qui vient rendre visite, le soir, aux enfants trop gourmands.

El-Ghoûla : ainsi est appeler *Ladjouza*, au Sud Ouest de l'Atlas Saharien (Boussemghoun).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) René Guénon, *Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée*, Gallimard 1962.
- (2) Ch. Daremberg et Edm. Saglio, *Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines*, Hachette 1900.
- (3) Athar, bulletin n°3 décembre 1991.
- (4) Pierre Rossi, *La Cite d'Isis*, ENAG 1991.
- (5) Charles-André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, SNED 1975.
- (6) René Guénon, *Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée*, Gallimard 1962.
- (7) René Guénon, *Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée*, Gallimard 1962.
- (8) Mircea Eliade, *Traité d'Histoire des Religions*, bibliothèque historique Payot 1991.
- (9) *Traditions autour de Noël en Europe*, Orthodoxa, janvier 2002.
- (10) *Traditions autour de Noël en Europe*, Orthodoxa, janvier 2002.

Références bibliographiques

- (11) René Guénon, *Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée*, Gallimard 1962.
- (12) René Guénon, *Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée*, Gallimard 1962.
- (13) Pierre Rossi, *La Cite d'Isis*, ENAG 1991.
- (14) Olivier Fize, *histoire des calendriers*, la Une 1999.
- (15) David Ewing Duncan, *le temps compté, le temps conté*, Nil éditions.
- (16) Ahmed Benhamouda, *L'IRAN HISTOIRE MYTHIQUE*, SNED 1980.
- (17) Patrick Texier, *Histoire du calendrier*, genindre.org/histcal.htm, 1998-2000.
- (18) Jean Servier, *Tradition et Civilisation Berbères : les portes de l'année*, Rocher 1985.
- (19) Jean Servier, *Tradition et Civilisation Berbères : les portes de l'année*, Rocher 1985.
- (20) Jean Servier, *Tradition et Civilisation Berbères : les portes de l'année*, Rocher 1985.
- (21) Edmond Destaing, *l'Ennayer chez les Beni Snous*, *Revue Africaine* N° 53.
- (22) Edmond Destaing, *l'Ennayer chez les Beni Snous*, *Revue Africaine* N° 53.

- (23) Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des Symboles, Robert Laffont 1991.
- (24) Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des Symboles, Robert Laffont 1991.
- (25) Encyclopédie Hachette 1999.
- (26) Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des Symboles, Robert Laffont 1991.
- (27) Jean Servier, Tradition et Civilisation Berbères : les portes de l'année, Rocher 1985.
- (28) Edmond Destaing, l'Ennayer chez les Beni Snous, Revue Africaine N° 53.
- (29) Mircéa Eliade, Traité d'Histoire des Religions, bibliothèque historique Payot 1991.
- (30) Mircéa Eliade, Traité d'Histoire des Religions, bibliothèque historique Payot 1991.
- (31) Mircéa Eliade, Traité d'Histoire des Religions, bibliothèque historique Payot 1991.
- (32) Mircéa Eliade, Traité d'Histoire des Religions, bibliothèque historique Payot 1991.
- (33) Charles-André Julien, Histoire de l'Afrique du Nord, SNED 1975.
- (34) Mohamed Medjahed.

ICONOGRAPHIE

- Figure 1 : *temple de Janus*, Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, CH. Daremberg et EDM. Saglio.....page 15**
- Figure 2 : *Janus ouvrant la nouvelle année*, Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, CH. Daremberg et EDM. Saglio.....page 18**
- Figure 3 : *le dieu Janus*, Dictionnaire illustré Latin Français..... page 23**
- Figure 4 : *calendrier rustique romain*, Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, CH. Daremberg et EDM. Saglio.....page 29**
- Figure 5 : *solstices et équinoxes*, Hachette 1999.....page 30**
- Figure 6 : *saisons*, Saïd Bouterfa..... page 52**
- Figure 7 : *carte pluviométrique*, J-Despois, l'Afrique Du Nord.....page 55**
- Figure 8 : *Janus Christianisé*, R.Guénon, Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée.....page 57**
- Figure 9 : *signes du Zodiaque (lion)*, petit Larousse illustré..... page 94**
- Figure 10-11-12-13 : *phases de la lune*, Googol Moon Phase Calendar.....page 104 à 107**

BIBLIOGRAPHIE

Yennayer ou le symbolisme de Janus

Ch. Daremberg et Edm. Saglio - Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, Hachette 1900.

René Guénon - Symboles Fondamentaux de la Science Sacrée, Gallimard 1962.

Edmond Destaing - l'Ennayer chez les Beni Snous, Revue Africaine N°53.

Athar - bulletin n°3, décembre 1991.

Pierre Rossi - La Cite d'Isis, ENAG 1991.

Charles-André Julien - Histoire de l'Afrique du Nord, SNED 1975.

Mircéa Eliade - Traité d'Histoire des Religions, bibliothèque historique Payot 1991.

Olivier Fize - histoire des calendriers, la Une 1999.

Ahmed Benhamouda - L'IRAN HISTOIRE MYTHIQUE, SNED 1980.

Traditions autour de Noël en Europe, Orthodoxa, janvier 2002.

David Ewing Duncan - le temps compté, le temps conté, Nil éditions.

Patrick Texier - Histoire du calendrier, genindre.org/histcal.htm, 1998-2000.

Jean Servier - Tradition et Civilisation Berbères : les portes de l'année, Rocher 1985.

**Jean Chevalier et Alain Gheerbrant - Dictionnaire des Symboles, Robert
Laffont 1991.**

Encyclopédie Hachette 1999.

Y e n n a y e r

Taburt u swgas

Ou le symbolisme de Janus

Exo



Héritage d'un passé séculaire, Yennayer, incontestablement d'origine païenne, était tout particulièrement célébré par les « *paganus* » ou paysans et ce, depuis la plus haute antiquité, en relation avec les rites agraires très pratiqués dans tout le pourtour méditerranéen.

Yennayer en langue amazigh ou Yannâayer en arabe, correspond au mois de janvier Latin, « *Januarius mensis* », mois de janvier, qui tire son nom de Janus (*ianuarius*), à la fois dieu et gardien des portes solsticiales, qui a donné son nom au mois de janvier, premier mois de l'année. Les portes solsticiales donnant accès aux deux moitiés ascendante et descendante du cycle zodiacal.

ISBN 9961-928-09-1



9 78